



(36)

JENNY L'OUVRIÈRE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR MM. A. DECOURCELLE ET J. BARBIER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 28 NOVEMBRE 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MAURICE D'ORNAY, banquier, 30 ans. MM. REY.	LE PÈRE SIMON, portier M. PERRIN.
JACQUES MEUNIER, charpentier, ancien soldat, 60 ans. FLEURY.	ROSE, femme de chambre M ^{lle} SOLANGE.
BERTHE, femme de Meunier, 40 ans. M ^{me} ANTHEAUME.	LE DOCTEUR RENAUD MM. DAVANNE.
PIERRE, son fils, ébéniste, 21 ans. { MM. LINVILLE.	UN DOMESTIQUE chez M. d'Ornay. LANSOY.
JENNY, fille de Meunier, brodeuse, 20 ans. M ^{lles} LARAY.	UN GARÇON DE CAISSE HÉBERT.
MADELEINE, sa sœur, brodeuse, 16 ans. M ^{lles} LIA FÉLIX.	UN COMMIS EN NOUVEAUTÉS CAMILLE.
JULES, enfant de 4 ans. La petite VOLNAIS.	UNE COUTURIÈRE M ^{lles} ANTOINE.
	UNE MODISTE VICTORINE.

A Paris, de nos jours.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la chambre de Jenny. Au fond est une alcôve, dont on voit le lit; au pied du lit est un berceau d'enfant. A droite de l'alcôve est une commode; dessus, une glace, des cartons et du linge. — A droite sur le devant est une table. Du même côté, au premier plan, une fenêtre avec des pots de fleurs. — Au deuxième plan est la porte d'entrée. — A gauche, sur le devant, un grand fauteuil. Du même côté, une porte donnant dans la chambre de Jacques. — Ameublement très-simple. — Au lever du rideau, Madeleine est assise à la table et fait de la broderie. Jenny est à la fenêtre, qui arrose ses fleurs. Jacques est assis dans un fauteuil et prépare des outils de charpentier. Pierre est au fond, assis; devant lui est Jules à qui il fait faire l'exercice; Berthe est devant la commode, en train de ranger du linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

QUES, BERTHE, JULES, PIERRE, MADELEINE, JENNY.

JENNY, chantant tout en arrosant ses fleurs.

C'est le jardin de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content... content de peu;
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu. (bis.)

(Elle vient s'asseoir près de sa sœur et se met à broder.)

JACQUES. Bravo! j'aime cette chanson-là, moi.

PIERRE. Le fait est qu'on dirait que la chanson a été taillée sur elle. (A Jules.) Portez arme! (Il continue tout bas.)

BERTHE. Dame, une Jenny qui travaille, qui est belle, bonne et sage... n'est-ce pas tout son portrait?

JENNY. Ma mère...

BERTHE. Aussi, maintenant dans le quartier, on ne l'appelle plus que Jenny l'ouvrière... et je dis que c'est flatteur.

PIERRE. Flatteur et mérité. (A Jules.) Par le flanc droit, droite. (Il pousse Jules du côté

de sa mère, se lève et s'approche de ses sœurs.)

Tiens, c'est joli, ce que vous faites là, petites sœurs... j'aime l'état de brodeuse, moi, c'est mignon... c'est gentil... assises là toutes deux avec vos dentelles, on vous prendrait pour des duchesses. (Jules joue tout seul.)

JACQUES. Je te reconnais bien là, aristocrate!... Ah! il te faut des états mignons à toi!... (Il se lève.)

PIERRE. Dame! mon père! les petites sœurs ont d'assez jolis doigts pour qu'on ne les abîme pas. (Jules joue seul.)

JACQUES, s'approchant de ses filles. C'est

tainement ! Je ne dis pas ça pour elles, pauvres chères enfants ! (Il regarde les mains de ses filles.) C'est vrai qu'elles ont de jolis doigts.

JENNY, riant. Vous trouvez ?

JACQUES. Parbleu !... mais c'est pas une raison pour... (A Pierre.) Parce que toi, vois-tu, tu n'as jamais aimé la charpente, et ça me chiffonne.

PIERRE. Mais, mon père...

JACQUES. Je te dis que tu ne l'aimes pas, moi !... et la preuve, c'est que tu t'es fait ébéniste... Ébéniste ! quand tu pouvais être charpentier ! Enfin ! ce qui est fait est fait... je ne t'en veux pas ; mais c'est égal, tu as du mépris pour l'état de ton père !... tu dis : Mon père est charpentier, moi, je suis ébéniste, et tu te mets un lorgnon dans l'œil.

PIERRE, s'approchant de son père. Eh ! mon brave père ! pour être ébéniste, n'en suis-je pas moins un bon ouvrier ?... Moi, mépriser la charpente ? par exemple ! j'ai beaucoup d'estime pour le sapin... mais je préfère l'acajou. C'est affaire de goût... d'ailleurs, l'acajou et le sapin sont frères, voilà !... Et puis, dites donc, papa, c'est pas mauvais non plus, mon métier ; on y gagne de quoi !

JACQUES. Ça, c'est vrai ; et si nous sommes à notre aise, on peut bien dire que c'est à toi et à ces deux petits anges-là que nous le devons. Ta main, garçon ! je n'ai pas voulu te fâcher, au moins ! (A part.) Ça ne fait rien ! moi, j'aime mieux la charpente. (Se baissant pour prendre ses outils.) Ale !...

BERTHE, allant à lui. Qu'as-tu donc, mon ami ?

JACQUES. Oh ! mes gredines de douleurs !... un de ces jours, je serai perclus, bien sûr !... Diables de rhumatismes !... le fait est, la mère, que je descends terriblement la garde ; mais, bah ! chacun son tour, c'est trop juste.

BERTHE. Pauvre ami !

PIERRE. Grâce au ciel, mon père, tu es encore vigoureux pour ton âge.

JACQUES. Moi vigoureux !... as-tu fini ? (Il donne à Pierre un coup de poing, qui le fait pirouetter.) Je n'ai plus de poignet, mon pauvre garçon. Ah ! autrefois !...

PIERRE, se frottant l'épaule. Excusez !... ça ne va pas encore trop mal.

JACQUES. Voilà ce qu'on gagne à la guerre ! A propos, Pierre, c'est aujourd'hui que tu tires à la conscription ? (Berthe s'arrête et écoute.)

PIERRE. Mais oui, mon père, et c'est pour-quoi je ne suis pas à l'atelier ce matin.

JACQUES. Tâche d'avoir la main heureuse, mon garçon ; le métier de soldat est une belle chose ; mais la famille a besoin de toi, et si tu nous manquais...

BERTHE. Lui, partir ! y penses-tu, mon ami ? tu sais bien qu'il a un cas d'exemption. N'est-ce pas, Pierre, que ta mauvaise vue t'exemptera ?

PIERRE. Certainement ! certainement, bonne mère !... J'ai les meilleurs yeux qu'on puisse avoir... pour ne pas être soldat. Les jours de brouillard, je suis obligé de demander aux passants où est mon nez.

BERTHE, à part. Tant mieux !

JACQUES. Hum ! c'est égal ! amène un bon

numéro, c'est plus sûr ; allons, bonne chance... je retourne au chantier.

BERTHE. Mais tes douleurs, mon ami ?

JACQUES. Oh ! c'est passé ; je ne suis pas douillet, moi. Et puis quand je ne travaille pas, je dépéris. (Il a pris ses outils et se dispose à sortir.)

BERTHE, prenant un grand panier. Attends-moi, mon ami ; je vais au marché et je descends avec toi.

JENNY, à Madeleine. Ton travail est fini, Madeleine ?

MADELEINE. Oui, sœur.

JENNY. Eh bien ! il faut le reporter ; c'est le jour du terme, et nous avons besoin d'argent. (Madeleine se lève, va à la glace, met une fançon, et se prépare à sortir.)

JACQUES. Tu ne sors pas avec nous, Pierre ?

PIERRE. Il n'est pas encore l'heure d'aller à l'hôtel de ville, mon père.

JACQUES. A ce soir donc ! bonne chance ! (Il donne une poignée de main à Pierre et sort. Madeleine et Berthe, qui traînent Jules par la main.)

SCÈNE II.

PIERRE, JENNY.

PIERRE, à Jenny, qui est toujours assise. Dis donc, Jenny ?

JENNY, se levant. Quoi ?

PIERRE. Que diable as-tu depuis quelques jours ? il me semble que tu n'es plus la même.

JENNY, allant près de lui en travaillant. Moi !

PIERRE. Oui, toi !... on dirait que tu es préoccupée, inquiète ; enfin, je ne te reconnais plus.

JENNY. Mon Dieu, c'est que... non, rien, rien...

PIERRE. Si, il y a quelque chose ! bien sûr !... tu ne veux pas me le dire ?

JENNY. C'est qu'en vérité, Pierre, cela ne vaut pas la peine d'être dit.

PIERRE. Dis tout de même.

JENNY. Eh bien ! c'est tout simplement un jeune homme...

PIERRE. Ah !...

JENNY. Oui, un jeune homme qui m'a suivie plusieurs fois le soir, quand je revenais de porter de l'ouvrage, et... tu comprends... cette insistance a fini par... m'importuner... De là... cet air préoccupé dont tu parles... voilà tout.

PIERRE, fredonnant entre ses dents. Drin ! drin ! drin ! drin ! (Parlé.) Et est-il bien, ce monsieur ?

JENNY. Mais... oui... il m'a paru distingué.

PIERRE. Il est joli garçon ?

JENNY. Mon Dieu... je ne sais... à peine l'ai-je vu... le soir... dans la rue. Quelle drôle de question tu me fais là !

PIERRE. Encore un miriflor !... un beau ! c'est bon ! s'il te reparle !... je lui dirai deux mots, moi ! rien qu'un renforcement ou deux... pour lui apprendre.

JENNY. Es-tu fou ! il ne m'a pas dit d'impertinences, ce jeune homme !... d'ailleurs, qu'importe ! ta sais bien que je suis une honnête fille et que je connais mon devoir.

PIERRE. Est-ce que ce garçon-là t'aurait donné dans la prunelle, par hasard ?

JENNY, souriant. Oh ! je t'assure bien que non. Je ne m'éprends pas si facilement d'une paire de gants blancs au clair de lune. Non, j'aimerais un brave garçon comme toi, qui m'estimera et qui m'épousera... Quant à ce monsieur, il se fatiguera sans doute de ses poursuites et me laissera tranquille. Voilà tout ce qu'il en sera.

PIERRE. C'est différent. (A part.) N'importe, je veillerai au grain.

JENNY. Mais il est temps d'aller à l'hôtel de ville, mon ami, tu oublies l'heure.

PIERRE. C'est juste !... Adieu, petite sœur ! (Il la baise au front.) Et souviens-toi de ça : tout ce qui reluit n'est pas or. C'est vieux, mais ce n'est pas bête.

JENNY, en riant. Bon ! je le sais aussi bien que toi. Adieu ! (Pierre rencontre le père Simon sur le seuil de la porte.)

SCÈNE III.

PIERRE, JENNY, SIMON.

SIMON. Bonjour, monsieur Pierre ; bonjour, mademoiselle Jenny. (A Pierre.) Où donc que vous allez comme ça, monsieur Pierre ?

PIERRE. A une fichue loterie, allez !

SIMON. Ah ! oui, je sais : la conscription ; c'est moi qui si tu te chance dans mon temps ! Imaginez-vous, mon cher monsieur, que je dis aux amis : Je vas amener le 478 ; j'en avais rêvé. Voilà mon tour qu'arrive, je fourre la main dans le sac, et paf ! je retire le numéro 1. C'est pour le coup qu'ils ont ri. Ah ! Dieu ! ont-ils ri, les gredins ! mais moi je ne riais pas ; car dans ce temps-là, il fallait être diablement riche pour se faire remplacer ; et voilà comment j'ai servi dans le 6^e chasseurs à cheval, sous le grand homme, en qualité de tailleur. Un joli état, monsieur Pierre, un joli état, que je continue à exercer avec honneur dans la vie civile... je rajouis les vêtements en souffrance. Enfin, je vous souhaite une meilleure chance qu'à moi. Bonjour, monsieur Pierre.

PIERRE. Bonjour, père Simon. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JENNY, SIMON.

JENNY, revenant s'asseoir à la table et travaillant. Ça va bien, aujourd'hui, père Simon ?

SIMON, s'asseyant de l'autre côté. Mais ça boulotte, je vous remercie ; et vous ? toujours fraîche comme un bouquet. Ces jeunes ! ça vous a des couleurs comme des pommes d'api, qu'on mordrait dedans, ma parole d'honneur ! Eh ! eh ! eh !

JENNY. Vous êtes toujours gai, vous ?

SIMON. Eh ! pourquoi donc que je ne le serais pas, s'il vous plaît ? Est-ce que vous êtes triste, vous, mademoiselle ? est-ce que vous avez du chagrin ?

JENNY. Dame ! si Pierre n'a pas plus de chance que vous !

SIMON. Ah ! c'est juste. Pauvre garçon ! je n'y pensais plus. Enfin, faut voir...

JENNY. Dites-moi, père Simon, c'est aujourd'hui le jour du terme, n'est-ce pas ?

SCÈNE V.

SIMON, puis MAURICE.

SIMON, *la regardant sortir.* Un ange! qu'il c'est un ange!... Ah! si je n'étais pas si vieux, comme je convolerais bien... une quatrième fois! J'ai déjà eu trois anges, moi qui vous parle; ça ferait quatre! (*On entend frapper à la porte d'entrée. — Faisant le geste de tirer le cordon, et se reprenant.*) Allons, bon! (*Criant:*) Entrez!... (*Entre Maurice d'Ornay.*)

MAURICE, *saluant.* Monsieur!

SIMON, *de même.* Monsieur!... (*A part.*) Tiens! tiens! Mais il me semble que c'est le brun en question.

MAURICE. Monsieur, n'est-ce pas ici que demeure?...

SIMON. Monsieur Jacques Meunier?

MAURICE. Monsieur Jacques Meunier, précisément; n'est-ce pas lui qui est le père?...

SIMON. De monsieur Pierre, oui, monsieur.

MAURICE. Non...

SIMON. De monsieur Jules, oui, monsieur; un charmant jeune homme, âgé de quatre ans.

MAURICE. Je veux parler...

SIMON. De mademoiselle Madeleine, alors?

MAURICE. Pas précisément...

SIMON. De mademoiselle Jenny, en ce cas; qu'est-ce que vous lui voulez!

MAURICE, *à part.* Le diable m'emporte si je le sais, par exemple!

SIMON, *à part.* Il est très-bien, ce garçon-là. (*Haut.*) Monsieur est peut-être architecte?

MAURICE. Moi? non monsieur.

SIMON. Ah! c'est que monsieur Jacques est charpentier; et vous savez! architecte et charpentier, charpentier et architecte... ça se donne la main, comme on dit. Un joli état, monsieur, que celui de charpentier!

MAURICE. Assurément! mais il ne s'agit pas...

SIMON. Bon! je vois ce que c'est!... Vous venez commander de l'ouvrage à monsieur Pierre, un fin ébéniste, celui-là!... un fin ébéniste!

MAURICE. Je n'en doute pas; mais je viens de renouveler mon mobilier, et...

SIMON. Très-bien! j'y suis! ce sont des mouchoirs que vous voulez faire broder pour la fête de madame votre mère?

MAURICE. Précisément...

SIMON. C'est d'un bon fils, monsieur, vous ne pouviez pas mieux vous adresser: mademoiselle Jenny et sa sœur ont une clientèle des plus... (*Il fait claquer sa langue.*) Oui, c'est cher, mais c'est bien fait.

MAURICE. Justement, monsieur, c'est à mademoiselle Jenny que je veux parler.

SIMON. Donnez-vous donc la peine de vous seoir... je vais la prévenir.

MAURICE. Elle est... seule?

SIMON. Oui monsieur, oui. (*Revenant près de Maurice.*) C'est la crème des honnêtes gens, au moins, que cette famille là!... Le père Meunier à la croix, celle du temps de l'empereur! M. Pierre est un grand garçon de

vingt et un ans... très-fort. Quant à la mère, c'est la vertu même, et ses filles lui ressemblent: et tout ça marche au pas dans le chemin de l'honneur, voyez-vous!... Donnez-vous la peine de vous seoir. (*A part.*) Je n'étais pas fâché de lui dire ça en passant, moi.

MAURICE. A qui diable en a-t-il?

SIMON, *ouvrant la porte de la chambre où est entrée Jenny.* Mamzelle Jenny, on vous demande.

JENNY, *de la coulisse.* Bien, j'y vais.

SIMON, *saluant Maurice.* Monsieur, je reçois vos salutations les plus humbles!

MAURICE. Monsieur!

SIMON, *à part, en sortant.* C'est p't-être le fils d'un général, comme dans le Gamin de Paris...

SCÈNE VI.

MAURICE, puis JENNY.

MAURICE. Drôle de vieux bonhomme!... Ah! monsieur Meunier est un vieux de la vieille! Diable!... Heureusement la petite est seule... une charmante fille, ma foi! oui, charmante! Elle ne m'a dit que quelques mots, et sa voix m'est allée au cœur... Franchement, est-ce que je suis amoureux?... Hum! on le dirait... car, dans ce moment, je sens en moi une émotion... C'est que je ne me pique pas d'être un Don Juan, moi; tant s'en faut!... C'est au point que j'ai presque envie de m'en aller. Comment me recevra-t-elle?... La voici? (*Jenny paraît.*)

JENNY, *reconnaissant Maurice.* Ah!

MAURICE. Mademoiselle!... (*A part.*) Comme elle est jolie!...

JENNY. Qui êtes-vous, Monsieur?...

MAURICE. Maurice Doray.

JENNY. Et que demandez-vous?

MAURICE. On m'a dit que vous brodiez à ravier, et je venais... vous prier...

JENNY. Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi... Si vous vouliez voir quelques échantillons?...

MAURICE. Non, non, c'est inutile. (*A part.*) Elle a un air de candeur qui m'intimide. (*Haut.*) Mon Dieu, mademoiselle j'aime mieux vous parler avec franchise; ce n'est pas là le motif de ma visite!...

JENNY. Ah!...

MAURICE. Non... c'est de vous que je voulais vous parler. Ne me reconnaissez-vous pas?

JENNY. Mais, monsieur!

MAURICE. Oui, n'est-ce pas?... il serait donc inutile de jouer une comédie dont vous ne pouvez être dupe. A peine vous ai-je vue, à peine vous ai-je parlé; et cependant mon cœur a été profondément troublé... Je viens donc, mademoiselle; dans l'espérance...

JENNY, *avec un sérieux comique.* Mais, Monsieur, ce n'est pas à moi; c'est à mon père qu'il faut vous adresser. Ma main est libre; vous pouvez la lui demander. Quand il vous aura répondu, je verrai, moi, quelle réponse j'ai à vous faire.

MAURICE, *décontenancé.* Ah!...

JENNY. Et maintenant, monsieur...

MAURICE. Pardon, Mademoiselle, mais... vous ne m'entendez pas le moins du monde.

SIMON. Oh! mamzelle, c'est pas pressé.

JENNY. Mais, pardonnez-moi. Vous savez que mon père n'aime pas à être en retard de vingt-quatre heures.

SIMON. Oh! ça, monsieur votre père est un locataire!... la perle des locataires, qu'il y a plaisir à lui demander son loyer! ça n'empêche pas que si ça vous gêne le moins du monde...

JENNY. Nous! du tout, père Simon, c'est jour de paye; Madeleine et mon père vont rapporter de l'argent, et ce soir...

SIMON. C'est bon! c'est bon!... ne parlons pas d'argent, mamzelle, vous savez que ça m'agace. Ah! je n'étais pas né pour être portier! ce n'est pas l'embarras, vous non plus, vous n'étiez pas née pour ce que vous faites.

JENNY. Père Simon, on est toujours né pour ce qu'on fait, quand on le fait bien.

SIMON. Oh! n'importe, vous tiendriez bien votre place dans un beau carrosse jaune avec un grand laquais derrière; et qui sait? ça viendra peut-être. Eh! eh!

JENNY. Quelle folie!

SIMON. Oui dà?... j'ai encore de bons yeux, mamzelle Jenny; et ce beau brun...

JENNY. Que voulez-vous dire?

SIMON. Oui, oui, vous savez bien de qui je veux parler. Je l'ai vu qui vous suivait le soir jusqu'à la porte. C'est-y pas un amoureux ça, dites?

JENNY. Eh bien, quand c'en serait un! SIMON. Dame! on a vu des rois épouser des bergères! Il est vrai que, depuis quelque temps, les rois ne sont déjà pas de si bons partis pour les filles; mais enfin, pourquoi pas?... Vous êtes belle, sage, bien élevée...

JENNY, *lentement et appuyant sur ses mots.* Et une dot, père Simon?

SIMON. Ah! une dot!... c'est vrai; nous avons des personnes qui tiennent à ça... Mais bah! ça ne fait rien; et je connais des exemples, moi qui vous parle...

JENNY. Vraiment?

SIMON. D'abord, dans le Gamin de Paris!... il y a le fils d'un général...

JENNY, *riant.* Ah! ah! c'est là que vous les prenez, vos exemples?

SIMON. Là comme autre part, donc!... Ah ça! est-ce qu'il aurait des vues malhonnêtes, votre monsieur? C'est qu'il ne faudrait pas badiner là-dessus, voyez-vous. Il y a un tas d'histoires dans ce genre-là; et ça finit toujours mal. Tenez, je lisais l'autre jour un roman de monsieur Georges Sand... Non, de Paul de Kock... intitulé...

JENNY. Voulez-vous que je vous dise? Vos romans vous tourneront la tête.

SIMON. Que voulez-vous? j'aime les émotions, moi.

JENNY. Allons, voilà mon ouvrage fini, je vais ranger tout cela; vous permettez, n'est-ce pas? (*Elle emporte son ouvrage dans la chambre voisine.*)

SIMON. Comment donc, mamzelle! Mais je vous en prie, faites comme chez vous.

Sans doute, je me tiendrais trop heureux de vous épouser; mais... vous comprenez...

JENNY. C'est-à-dire, monsieur, que vous venez tout simplement me proposer d'être votre maîtresse!...

MAURICE, après être resté un moment interdit. Vous avez une façon de prendre les choses, mademoiselle, qui déconcerte singulièrement les gens; permettez-moi cependant de ne pas me tenir pour battu... Eh bien! oui, ma maîtresse, et dans le sens le plus digne de ce mot; encore une fois, je vous aime... Vous souriez de pitié? et cependant rien n'est plus vrai, je vous aime; et je voudrais vous rendre heureuse... Oh! vous le seriez, n'en doutez pas!... fortune, plaisirs, parures, tout ce qu'une femme peut souhaiter, vous l'auriez... vos désirs seraient des ordres, vos volontés des lois... Ce n'est pas vous, enfin, qui travaillerez à embellir les autres, mais ce sont les autres qui travailleraient à vous embellir. Heureux si, pour tout cela, vous vouliez bien me remercier quelque fois d'un mot de cette bouche charmante ou d'un regard de ces beaux yeux.

JENNY. N'est-ce pas là ce qu'on appelle, dans votre monde, une femme entretenue, monsieur?

MAURICE. Mais, mademoiselle...

JENNY. Ah! tenez, je rougis pour vous de la démarche que vous tentez auprès de moi!... Oui, c'est bien là ce que vous appelez faire une conquête, n'est-ce pas?... Vous vous jouez en riant de la tranquillité de toute une famille, et vous trouvez trop de malheureuses filles qui se laissent éblouir à l'éclat de vos promesses et à l'accent de vos paroles. Ici du moins vous aurez échoué, monsieur... Mon père est un vieux soldat qui a l'honneur dans le cœur, comme il en a les insignes sur la poitrine... Ma mère est une honnête femme qui n'a donné à ses filles que de bons exemples... Je serai digne de ma mère... (L'engageant à sortir.) M'avez-vous comprise, monsieur?

MAURICE, faisant quelques pas et revenant près de Jenny. Je vous ai méconnue et insultée, mademoiselle; j'en suis honteux, désespéré, et je vous en demande humblement pardon. Mais, je vous en supplie, ne me jugez pas sur la conduite que j'ai tenue envers vous et tâchez de l'oublier... Moi aussi je tâcherai de vous oublier. Ce sera difficile, maintenant surtout que je vous connais... mais je le tenterai, du moins... Je voyagerai, je partirai... Dès demain j'aurai fui loin de vous.

JENNY. Mais, monsieur, est-il bien nécessaire...

MAURICE. Oui; car je le sens, la fuite seule peut me sauver de moi-même... Plus tard, quand l'absence et le temps auront dissipé le trouble où je suis, je reviendrai vous demander votre estime, votre amitié. (Déposant sa carte sur la table.) Alors, mademoiselle, si vous avez besoin d'un ami fidèle et dévoué, vous pourrez compter sur Maurice d'Ornay comme votre meilleur ami. (Il s'incline respectueusement et sort.)

SCÈNE VII.

JENNY, seule.

Il a du cœur, ce jeune homme, et je suis contente pour lui de ce qu'il m'a dit en partant... C'est que peu d'hommes comme lui auraient agi de la sorte avec une pauvre fille

comme moi!... Que d'excuses! que de respects!... Cela me rendait honteuse, moi!... C'est vrai, ça, c'est fort embarrassant quand on n'en a pas l'habitude... N'importe, je suis contente de lui avoir appris à me connaître... Au moins il m'estimera jusqu'à ce qu'il m'ait oubliée.

BERTHE, au dehors. Allons, voyons, Jules, monte donc!... Ah! quel bambin d'enfant!

JENNY. Ma mère!... Il était temps qu'il partît. (Le jour commence à baisser.)

SCÈNE VIII.

BERTHE, qui a fait passer l'enfant dans la chambre voisine, MADELEINE, JENNY.

BERTHE, à Madeleine. Quoi, mon enfant, on a renvoyé la moitié de l'atelier?

MADELEINE. Oui, mère... Madame Bauchet dit qu'il n'y a plus d'ouvrage.

JENNY. Plus d'ouvrage!...

BERTHE. C'est bien malheureux!... Enfin, il faudra chercher, mes enfants.

JENNY. Mais on a payé celui que tu as reporté, n'est-ce pas?

MADELEINE. Madame Bauchet n'a pas d'argent; elle m'a prié d'attendre.

JENNY. Comment faire?... Nous avons le terme à payer, pourtant.

BERTHE. Sans compter ces notes qu'on vient de me remettre.

JENNY. Il faudra lui dire... je ne sais... c'est très-embarrassant... N'en parlons toujours pas à mon père... Vous savez comme il est...

SIMON, dans l'escalier. Allons, du courage, monsieur Jacques... Ça ne sera rien.

BERTHE, allant à la porte. Qu'y a-t-il?

SCÈNE IX.

LES MEMES, JACQUES, SIMON, PIERRE. (Jacques entre, soutenu par Simon et par Pierre; il marche avec beaucoup de peine et va s'asseoir sur son vieux fauteuil; ses vêtements sont trempés.)

JENNY. Que vous est-il donc arrivé, mon père?...

JACQUES. Ah! c'est fini, mes enfants, me voilà infirme, à présent.

MADELEINE. Mon Dieu! mon Dieu! mon père!...

PIERRE. Allons! allons! il ne faut pas se faire de mauvais sang comme ça!...

BERTHE. Comme te voilà mouillé, bon Dieu! Est-ce que tu es tombé à l'eau?

JACQUES. Non... v'là ce que c'est... Je m'en allais tranquillement à l'atelier, les mains dans mes poches, quand, au tournant de la rue de l'Ouest, j'aperçois une grosse fumée qui partait du bout de la rue... Je m'élançais dans la direction, et qu'est-ce que je vois?... les chantiers du patron qui brûlaient... Il ne s'agissait pas de flâner... J'ôte ma veste, je prends un seau et je fais comme les autres... Mais allez donc éteindre un chantier qui brûle depuis une heure... Pendant que nous nous démenions comme des diables dans un bûcher, les braves pompiers, sans y mettre de malice, nous inondaient en veux-tu en voilà!... Bref, au bout d'un quart d'heure je ne sentais plus ma jambe; et j'aurais été bien en peine pour revenir, quand j'ai rencontré Pierre, qui m'a

ramené ici, clopin clopant... Mais les chantiers flambent toujours, et notre brave patron est ruiné... Pauvre homme!... (Pendant ce récit le père Simon est allé à la commode et allumé la chandelle, qu'il dépose sur la table.)

BERTHE. Alors, on n'a pas payé la semaine?

JACQUES. Parbleu! comment veux-tu qu'on aille lui demander de l'argent, à c't'homme?

SIMON. Allons, monsieur Jacques, faut espérer que ça se remettra.

JACQUES. Ah! je suis fini, mes pauvres enfants! (En montrant Pierre, qui est assis à droite.) Heureusement que ce garçon-là nous reste.

PIERRE. C'est que justement, mon père...

JACQUES. Quoi?

PIERRE. J'ai pris un mauvais numéro.

JACQUES. Ah! diable!... (Les femmes se taisent, consternées.)

SIMON. Le numéro un?

PIERRE. Non... le numéro deux.

JACQUES. Eh bien, mais ne m'as-tu pas dit...

PIERRE, se levant. Ma foi, mon père, il faudra tôt ou tard te dire la vérité, ainsi qu'à la mère... J'aime autant vous la dire tout de suite.

BERTHE. Qu'est-ce donc, mon Dieu?

PIERRE. Je suis allé chez le médecin; il m'a essayé un tas de lunettes, et il paraît que si je n'y vois pas assez pour moi, j'y vois assez pour la patrie.

BERTHE. Dieu!... (Elle pleure.)

PIERRE. Ainsi, il faut en faire son deuil... je partirai. (Moment de silence.)

SIMON, à droite, à part. Pauvres gens! j'ai la larme à l'œil. (Haut.) Enfin, mes amis, il ne faut pas se désoler; le bon Dieu arrangera peut-être tout ça.

BERTHE, à Jacques. Qu'as-tu donc, mon ami? (Tous se rapprochant de lui.)

JENNY. Vous souffrez, mon père.

JACQUES. Oui, beaucoup. (Portant la main à sa jambe.) Ah!

PIERRE. Veux-tu que j'aille chercher un médecin?

BERTHE. Oui, vite, vite! (Pierre sort.)

JACQUES. Votre bras, père Simon... que je gagne mon lit.

BERTHE. Oui, c'est ça, viens te reposer...

JACQUES, se lève et s'appuie sur le bras de Simon et de Berthe. Qui sait si je me réveille, seulement!...

JENNY. Ah! quelle idée avez-vous là, mon père!

JACQUES. Ah! mes pauvres enfants, vous, du moins, vous me restez! (Il sort avec Berthe, Simon et Madeleine.)

SIMON, en sortant. Allons, monsieur Jacques, appuyez-vous ferme!

JENNY, restée seule. Que faire, mon Dieu! (Elle retombe sur une chaise près de la table la tête entre ses mains.)

SIMON, dans la coulisse. Là! et ne bougez plus... le médecin va venir... bonne nuit monsieur Jacques, bonne nuit!

JACQUES, dans la coulisse. Merci, père Simon.

SIMON, rentrant. Ça me fend le cœur!... Eux si heureux ce matin... et maintenant...

(A Jenny.) Bonsoir, mam'zelle Jenny; je suis votre ami, moi, entendez-vous! (En s'en allant.) Sac à papier!

SCÈNE X.

JENNY, seule, puis PIERRE et le DOCTEUR RENAUD.

JENNY, regardant sortir Simon. Brave homme!.. sommes-nous assez malheureux!.. mon père malade, Pierre soldat! pas d'argent! et plus d'ouvrage! (Se levant.) C'est la misère, l'affreuse misère! Pour moi qu'importe! mais eux?... mes vieux parents! ma sœur! mon petit frère!.. un enfant! Ah! c'est horrible à penser!.. et ne pouvoir rien!.. rien!.. Je chercherai... je trouverai à travailler... il le faut. Mais... quand? de l'argent... il nous en faut... tout de suite... le propriétaire attend... les fournisseurs aussi. Ah! c'est affreux. (Elle retourne s'asseoir à sa même place.) J'ai beau chercher, je ne trouve rien: je... (Elle aperçoit la carte de Maurice, lisant.) Maurice d'Ornay, banquier! (Se levant.) Ciel!.. monsieur d'Ornay m'a dit que je pourrais compter sur lui comme sur mon meilleur ami! Oh! il aurait pitié de nous, et si j'osais!.. (S'arrêtant.) Mais il est tard; et me présenter à cette heure chez un jeune homme qui tantôt, ici, m'a dit qu'il m'aimait... Oh! non! ça ne se peut pas! il sera temps demain! (Subitement.) Demain!.. mais j'y songe! il doit partir demain! il l'a dit, du moins; et c'est peut-être vrai; car il faut bien admettre que les hommes ne mentent pas toujours! (On entend la voix de Pierre au dehors.) Par ici, monsieur. (Pierre entre suivi du docteur Renaud.)

PIERRE, au docteur qui salue Jenny. C'est ma sœur Jenny! (Entrant dans la chambre voisine.) Père, voilà le docteur. (Il fait entrer le docteur.)

JENNY, seule. Comment! il n'y a donc pas d'autre moyen de salut? Voyons, si je profitais de ce moment pour aller chez monsieur d'Ornay? il est bon! il est généreux! On entend sonner neuf heures, elle écoute.) Neuf heures! Oh! non! il est trop tard; il se méprendrait sur le but de ma visite; il croirait... non, non, c'est impossible! O mon Dieu! que je suis malheureuse! (Elle pleure.)

SCÈNE XI.

MADELEINE, BERTHE, LE DOCTEUR, PIERRE, JENNY, JULES, au fond.

LE DOCTEUR, au dehors. Du calme, surtout, du calme. (Ils sortent tous.)

PIERRE. Eh bien! docteur?

LE DOCTEUR. Eh bien! je ne puis vous dissimuler que c'est grave, fort grave.

BERTHE, avec des larmes. En vérité, monsieur!

LE DOCTEUR. Oh! rassurez-vous! cela n'intéresse pas la vie; mais je crains bien que la jambe ne soit paralysée et que votre mari ne puisse reprendre ses travaux.

BERTHE. Et il n'y a rien à faire?

LE DOCTEUR. Pardonnez-moi; j'ai indiqué un traitement dans mon ordonnance... vous verrez cela; d'ailleurs je reviendrai... Allons! bonsoir et bon courage!

PIERRE, éclairant le Docteur. Prenez garde, docteur.

LE DOCTEUR, dans l'escalier. Merci, mon ami, merci. (Pierre rentre avec la lumière.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins LE DOCTEUR.

BERTHE, pleurant. Ah! c'est notre ruine.

JENNY, à part. Non!

PIERRE. Voyons! bonne mère! ne pleure pas comme ça; ça me fait mal.

BERTHE. Où, tu as raison; il faut avoir du courage. Viens, Jules; il faut dormir, mon ami. (Elle prend Jules et va le coucher dans son berceau.)

MADELEINE. Bonsoir, Jenny! (Elle l'embrasse et rentre dans la chambre voisine.)

PIERRE. Bonsoir, Jenny. (Il l'embrasse.)

BERTHE, occupée à coucher Jules. Va te reposer, Pierre, tu dois en avoir besoin.

PIERRE. Oui, mère; tu me promets de ne plus pleurer, n'est-ce pas? (Il lui serre la main et sort par la droite.)

BERTHE, à Jules. Là! dors bien, mon enfant! bonsoir.

JULES. Bonsoir, mère!

BERTHE. Endors-le, Jenny; tu viendras ensuite nous retrouver chez ton père; nous veillerons et nous aviserons à ce qu'il faut faire. (Elle rentre à gauche.)

JENNY. Oui, ma mère.

SCÈNE XIII.

JENNY, JULES, dans le berceau.

JENNY. Allons! du courage! Il faut en finir... (Elle remonte au fond et prend son chapeau; pendant qu'elle le met.) Qu'est-ce que je vais lui dire? mon Dieu! je lui raconterai tout simplement ce qui nous arrive; je lui dirai... je lui dirai... Ah! je donnerais dix ans de ma vie pour être revenue. (Elle fait un pas vers la porte.)

JULES, dans son berceau. Jenny!

JENNY, s'arrêtant. Je suis là!

JULES. Chante-moi ta chanson; tu sais! ce qui lui vient de Dieu!

JENNY, vivement. Oh! non! pas celle-là!

JULES. Eh bien, une autre?..

JENNY, chantant près du berceau,

Air: Les 20 sous de Perrinette.

Perrinette a trouvé vingt sous;

J'en achèterai dit-elle...

Un ruban pour être belle

A la fête au bois des'houx!

(Elle s'arrête et s'éloigne un peu.)

JULES. Encore!

JENNY, reprenant lentement en pleurant

Pourquoi ce ruban superbe?

Enfant, dans les noirs cheveux,

Un bleuët cueilli dans l'herbe

Sans rien coûter vous va mieux.

Ah! ah! ah! ah! Perrinette,

Ma brunette

Aux yeux si doux!

Que ferez-vous, ma Perrinette,

Que ferez-vous de vos vingt sous?

(Elle s'éloigne peu à peu et disparaît en chantant et en pleurant.)

ACTE II.

Un petit salon chez d'Ornay. Portes latérales. — Porte au fond; à gauche sur le devant, une riche toilette. — Des étagères sont de chaque côté de la porte du fond. Fauteuils, ameublement très-riche.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, assise près de la toilette. UN COMMIS en NOUVEAUTÉS déployant des étoffes. UNE COUTURIÈRE, examinant les étoffes. UNE MODISTE, sortant des chapeaux d'un carton. UN DOMESTIQUE, au fond à droite.

LE COMMIS, à Jenny. Ceci vous convient-il, madame? c'est ce que nous avons de plus nouveau... toutes nos dames en demandent.

JENNY, pensive. Oui, c'est bien... Comme vous voudrez.

LE COMMIS. Nous attendons aussi un article de Loyn, de la plus grande beauté. Madame voudra-t-elle qu'on lui en apporte un échantillon?

JENNY. Oui... je verrai.

LE COMMIS. Combien de mètres faut-il vous envoyer de cette étoffe?

JENNY. Mon Dieu! arrangez cela avec Madame.

LA COUTURIÈRE. Voyons! est-ce grande largeur? Oui, six lès, sept, huit... (Elle continue à causer bas avec le commis.)

LA MODISTE, deux chapeaux à la main, allant à Jenny. Madame veut-elle bien essayer un de ces chapeaux?

JENNY. Ces chapeaux... Oh! c'est beaucoup trop beau... Je ne puis pas.

LA MODISTE. C'est pourtant ce que nous avons de plus simple, madame. Voyez celui-ci, il vous ira très-bien; nous en avons livré un tout pareil, hier, à mademoiselle d'Harcourt.

JENNY, essayant un chapeau. Mademoiselle d'Harcourt?

LA MODISTE. Oh! Madame la connaît bien... c'est cette danseuse...

JENNY. Ah!

LA MODISTE. Madame ne sait peut-être pas qu'elle est maintenant avec M. le duc d'Hautbrives... Un peu plus en arrière, madame: là, il vous ira à ravir.

JENNY, lui remettant le chapeau. C'est bien, je le prends, remettez-le à ma femme de chambre. (La Modiste garde le chapeau et reprend son carton.)

LA COUTURIÈRE. Madame n'a pas autre chose à nous dire!

JENNY. Non... non, madame.

LE COMMIS, mettant ses étoffes sous son bras. Je vous apporterai cet échantillon de Lyon, madame... (Ils saluent, remettent leurs notes au domestique et sortent.)

JENNY. Il y a huit jours, ils ne m'eussent pas regardée: aujourd'hui; ils me saluent jusqu'à terre; pauvres gens! Ah! c'est que je suis une mortelle envie, à présent. J'ai un hôtel, j'ai des domestiques, j'ai des chevaux... De quoi puis-je me plaindre?... Mon père sera sauvé. Mais voudra-t-il accepter des secours de sa fille... Non; ces secours passeront par d'autres mains que les miennes.

nes; il le faut... (*Rose paraît au fond.*) Ah! voilà Rose. Eh bien? ce monsieur Simon?...

ROSE. Il me suit, madame.

JENNY. Et il ne sait pas qui l'a fait demander?

ROSE. Non, madame.

JENNY. C'est bien!... Faites-le entrer... (*A part.*) Oh! je sens la rougeur qui me monte au front. (*Rose introduit Simon et sort.*)

SCÈNE II.

JENNY, SIMON.

(*Jenny passe à droite et tourne le dos au père Simon.*)

SIMON, à part. Ah ça, qu'est-ce que tous ces mystères-là veulent dire? (*Haut.*) Madame... c'est moi, le père Simon; si je peux faire quelque chose pour votre service?... (*A part.*) Elle a l'air très-bien cette femme-là!

JENNY, à part. Allons, du courage. (*Elle se retourne.*)

SIMON, étonné et laissant tomber son chapeau. Ah!

JENNY. Oui, c'est moi, monsieur Simon.

SIMON. Vous, mamzelle Jenny! (*Silence.*) Ah! qu'avez-vous fait là?...

JENNY, lui prenant la main. Donnez-moi d'abord des nouvelles de mon père, de ma famille... Que disent-ils?... Que font-ils?...

SIMON. Dame! mamzelle, ils sont dans le désespoir, ces braves gens!... Il ne leur restait plus que l'honneur, et... j'avoue que ça m'a bien étonné de votre part, mamzelle! J'aurais mis ma main au feu, oui, les deux mains que v'là, que vous n'auriez jamais fait une chose pareille

JENNY. Et ils m'ont maudite, n'est-ce pas? (*Silence.*) Mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle pleure.*)

SIMON. Vous pleurez, mamzelle?...

JENNY. Cela vous étonne, que cette misérable créature trouve encore des larmes en pensant à sa famille?

SIMON. Oh! je ne dis pas ça, à tout péché miséricorde! On n'est pas maître de son cœur, après tout, et si vous l'aimiez...

JENNY. Moi? mais non, je ne l'aimais pas!

SIMON. Hein? qu'est-ce que vous me dites là?

JENNY. Écoutez-moi, père Simon: samedi matin nous étions heureux, nous avions le bien-être...

SIMON, à lui-même. C'est vrai...

JENNY. Samedi soir, nous avions tout perdu, et le lendemain m'a fait peur. Alors je suis venue trouver monsieur d'Ornay pour le prier d'avoir pitié de nous. Il était sorti; je l'ai attendu bien longtemps... Enfin il est rentré... bien tard! Et je lui ai raconté ce qui nous était arrivé... Mais j'étais si émue, si troublée, si honteuse de ma démarche, que je ne savais pas ce que je disais. J'avais l'air de mentir!... Il a cru que je regrettais d'avoir repoussé le matin les offres qu'il m'avait faites; et il me les a renouvelées; mais cette fois, d'une façon si étrange, que la peur m'a

prise; je me suis sentie pâler et chanceler; je suis tombée dans ses bras à moitié morte... et, quand je suis revenue à moi, je n'ai plus osé retourner à la maison.

SIMON. C'est égal... fallait revenir tout de même, mamzelle.

JENNY. Non, voyez-vous! ou il aurait fallu mentir à mon père, et je ne peux pas mentir, moi! ou il aurait fallu tout lui dire, et il m'aurait tuée... Alors je suis restée ici.

SIMON. Ah! mamzelle, pardon de ce que j'ai dit tout à l'heure! mais je ne savais pas... je ne pouvais pas deviner...

JENNY. Eh bien, père Simon, croyez-vous que je sois à plaindre, maintenant!

SIMON. Ah! mamzelle... (*Il s'essuie les yeux.*)

JENNY, lui prenant la main. Merci! j'aurai du moins un ami, n'est-ce pas? quelqu'un qui ne me méprisera pas tout à fait?

SIMON. Par exemple!

JENNY. Dites-moi... comment va mon père?

SIMON. Dame! mamzelle, l'émotion... et puis après, pour un autre motif... Enfin, il ne se sentait pas bien ce matin.

JENNY. Quel motif?

SIMON. Tenez, voilà... Vous savez comme votre père est bon et obligeant. Du temps qu'il avait de quoi, il a répondu de mille francs pour un de ses amis...

JENNY. Monsieur Langlois?

SIMON. Justement.

JENNY. Eh bien?

SIMON. Eh bien, le terme est échu et Langlois ne peut pas payer. De sorte que...

JENNY. C'est bien! je payerai tout.

SIMON. Mais c'est que...

JENNY. Quoi donc?

SIMON. Monsieur Jacques a dit comme ça...

JENNY. Ah! c'est juste!... je devine... Il ne veut rien accepter de sa fille, n'est-il pas vrai?... Je le prévoyais, père Simon; et c'est pourquoi je vous ai fait venir.

SIMON. Moi?

JENNY. Sans doute, vous! A quel autre puis-je me confier dans le monde?... Cet argent, c'est vous qui le donnerez.

SIMON. Moi! mais, mamzelle, monsieur Jacques sait bien que je n'ai rien, rien de rien, quoi!

JENNY. Aussi faut-il trouver des moyens. Je ne sais pas, moi... Mais cherchez... inventez...

SIMON. Dame! je tâcherai... Si, encore, j'avais lu quelque chose dans ce genre-là... Voyons donc! voyons donc! Dans mon Paul de Kock... La Maison Blanche... Non... Monte-Cristo... les Mousq... Non, je ne me rappelle pas... Bah! tant pire! j'inventerai aussi des machines, moi; je ne suis pas plus bête qu'un autre, et ça ira tout de même... Voyons, qu'est-ce qu'il y a à payer? Ces mille francs-là, d'abord; et puis, quelques petites dettes...

JENNY. Oui, le loyer. (*Remontant vers le fond et écoutant. Pendant ce temps Simon ramasse son chapeau et passe à droite.*) At-

tendez!... Qui, j'entends sa voiture; c'est monsieur d'Ornay... Laissez-moi seule avec lui, je vous reverrai tout à l'heure. Ah! encore un mot... Sur tout cela, père Simon, je vous demande un silence éternel; vous me le promettez?

SIMON. Oh! je vous le jure, mamzelle.

JENNY. C'est bien, allez! A bientôt. (*Simon sort à gauche.*)

SCÈNE III.

JENNY, puis MAURICE.

JENNY, seule. De l'argent! lui demander de l'argent... déjà! Oh! qu'il me faut du courage! (*Maurice entre vivement et pose son chapeau sur la toilette. Il est très-pâle et paraît agité. Il n'a pas vu Jenny.*)

MAURICE, tombant sur un fauteuil. Ah! je suis anéanti!

JENNY, à part. Qu'a-t-il donc?... Je n'ose lui parler.

MAURICE, à lui-même. N'importe! je lutterai... je payerai d'audace et d'énergie... Il le faut. Et Jenny!... Pauvre enfant! quand elle saura...

JENNY, s'approchant doucement. C'est moi, monsieur Maurice... Je voulais...

MAURICE. Je vous cherchais, Jenny... J'ai à vous parler.

JENNY. A moi?

MAURICE. Je suis désespéré de ce que j'ai à vous dire, Jenny; car, maintenant seulement que je vais vous perdre... je sens à quel point je vous aime. (*Il se lève.*)

JENNY. Je ne vous comprends pas.

MAURICE. Hier, je vous montrais la fortune, le luxe, le plaisir... hier, j'étais riche, aujourd'hui, je suis ruiné.

JENNY. Dieu!

MAURICE, passant à droite. Oui, de fausses spéculations... j'ai joué à la Bourse, et j'ai perdu tout ce que je possédais. En un mot, je suis pauvre.

JENNY, à part. Oh! mon père!

MAURICE. C'est moi qui vous ai perdu, Jenny; j'en ai le cœur navré. Mais, du moins, je ne veux pas vous entraîner dans la vie de misère et de privations que je vais affronter. Mon amour serait ici de l'égoïsme, je n'en parlerai plus; vous êtes libre. (*Il s'assied.*)

JENNY. Libre?... (*Allant à lui.*) Libre... je l'étais hier, Maurice; je l'étais encore tout à l'heure. A présent je ne le suis plus.

MAURICE. Quoi!...

JENNY. Je suis restée près de vous quand vous étiez riche, je ne vous abandonnerai pas quand vous êtes pauvre... Je ne le puis pas; je ne le veux pas.

MAURICE, se levant. Ah! merci de cette bonne parole! mais je ne puis accepter ce sacrifice; car vous ne savez pas ce que vous affrontez. C'est la misère, malheureuse enfant! la misère avec les apparences de la richesse, c'est-à-dire la pire des pauvretés. Écoutez-moi, il me reste à peine mille écus; avec cette faible somme il me faut passer trois mois; car, à cette époque, une opération engagée par moi doit aboutir, et, si elle

rénais, je suis sauvé. Mais, pour me maintenir jusque-là, je n'ai qu'une ressource, le crédit. Et, pour conserver le crédit, il faut que je garde hôtel, chevaux, domestiques... tout misérable que je suis. Alors, comprenez-vous cette indigence luxueuse? ces privations qu'il faudra taire? cette comédie qu'il faudra jouer? Vous aurez des dentelles... des diamants, et vous n'aurez pas de bois pour vous chauffer; vous aurez la mort dans le cœur, et il faudra sourire. Et peut-être tout cela ne nous mènera-t-il à rien; car on peut découvrir le secret de ma situation, l'opération peut manquer, que sais-je! Et alors... alors, je n'aurai plus qu'à me faire sauter la cervelle.

JENNY. Je ne vous abandonnerai pas.

MAURICE. Songez bien à ce que vous allez faire, Jenny.

JENNY. Je ne vous abandonnerai pas.

MAURICE. Ah! Jenny! chère enfant! ton affection me rend tout mon courage. Ce n'est plus pour moi que je travaillerai maintenant, c'est pour toi... et, avec toi, je saurai tout supporter.

JENNY. Je ne mérite pas tant de reconnaissance, Maurice. Désormais votre maison est mon seul asile... et je n'ai plus le droit de reprendre ma place au foyer paternel.

MAURICE. Pauvre Jenny!

JENNY. N'importe! il faut du courage, dites-vous? j'en aurai... j'aurai même celui de sourire. Soyez en repos, Maurice, je ne vous trahirai pas... je ne vous trahirai pas.

MAURICE. Merci... Dis-moi, te sens-tu assez de force pour m'accompagner ce soir même?..

JENNY. Où donc?

MAURICE. A l'Opéra.

JENNY. A l'Opéra?

MAURICE. Sans doute. N'ai-je pas une loge et ne faut-il pas y paraître?... Ah! pauvre enfant, tu faiblis déjà?

JENNY. Non; j'irai.

MAURICE. Tu es un ange!... Appelle ta femme de chambre et mets cette parure qu'on t'a apportée ce matin.

JENNY. Mais, cette parure, ne pourriez-vous pas la rendre?

MAURICE. Impossible... on sait que j'ai acheté ces diamants, il faut que tu les portes. Ah! encore un mot. Un seul homme connaît ma ruine, monsieur Danmont... mais il est mon ami; il sait qu'un mot, un soupçon me perdrait sans retour... il se taira. Vous aussi, Jenny, vous me promettez le secret, quoi qu'il arrive?

JENNY. Je vous le jure, Maurice.

MAURICE. C'est bien... Tiens-toi prête. (Il va prendre son chapeau.) Je reviens, chère Jenny. (Il lui serre la main et sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

JENNY, puis ROSE et LE DOMESTIQUE.

JENNY, s'asseyant à la toilette. Ruiné! ruiné! Je suis donc bien coupable, pour que Dieu me châtie si cruellement?... Mon père! mon pauvre père! que vas-tu devenir? Hélas! la honte! la misère! la mort! De quoi donc m'a parlé Maurice?... Ah!... de cette

parure... quelle dérision!... Rose!... (Rose paraît de gauche. Le Domestique du fond; il apporte des bougies allumées qu'il pose sur les consoles.)

ROSE. Madame.

JENNY. Rose... apportez-moi ces diamants, vous savez!

ROSE. Qu'avez-vous donc, madame? vous pleurez?

JENNY. Ce n'est rien... rien du tout.

ROSE, à part. Comment! déjà! pauvre petite femme! (Elle va à la console de droite et en apporte un écrin. Regardant les diamants.) Les beaux brillants, madame!... les pendants d'oreille sont superbes! Est-ce que madame sortira avec cette robe? (Elle a déposé les diamants sur la toilette. — Jenny a mis les boucles d'oreilles.)

JENNY. Oui... Quelle heure est-il?

ROSE, lui donnant le bracelet. Huit heures, madame. Voici le bracelet: (Jenny essaie de le mettre.) Oh! pas ainsi, madame. (Elle agrafe le bracelet.) Madame va faire bien des jalouses.

JENNY. Des jalouses?..

LE DOMESTIQUE, entrant. Un ouvrier est là qui veut parler à madame.

JENNY, se levant vivement. Un ouvrier! il n'a pas dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Pardonnez-moi, madame, il se nomme Pierre.

JENNY. Ah!... c'est bien... faites-le entrer. Vous reviendrez tout à l'heure, Rose. (Rose et le Domestique sortent.) Que vient-il faire ici? Oh! j'ai peur!...

SCÈNE V.

JENNY, PIERRE.

PIERRE, retournant sa casquette entre ses mains. Madame! j'ai bien l'honneur... (Regardant autour de lui.) Excusez! c'est un peu mieux que chez nous, ici!... Enfin!... je venais... parce que... madame...

JENNY. Ecoute, Pierre: tue-moi si tu veux, mais ne m'appelle pas madame.

PIERRE. Comment donc voulez-vous que je vous appelle?... c'est-y pas votre nom à présent? Dame! on ne peut pas tout avoir à la fois; ça ne serait pas juste.

JENNY. Eh bien! soit! appelle-moi comme tu voudras. Que veux-tu?

PIERRE. Peut-être que je vous dérange?... Excusez... je m'en vais.

JENNY. Non, non; parle, te dis-je!...

PIERRE. Ah! c'est qu'on ne sait pas... c'est si tôt fait de changer de cœur, quand on change de fortune... Vous voilà montée en grade à présent; il y a huit jours, vous n'étiez qu'une pauvre fille; aujourd'hui, vous êtes une grande dame... Il est vrai qu'il y en a qui préfèrent... Enfin, c'est pas de ça qu'il s'agit... Savez-vous que mon père va aller en prison?

JENNY, regardant Pierre. En prison!...

PIERRE. Oui, tout malade qu'il est, ce pauvre vieux, on va le mener en prison.

JENNY. Pourquoi?... pour cette dette de Langlois?

PIERRE. Ah! vous savez!.. Eh bien! c'est pas la peine de vous le dire, alors.

JENNY. En prison, mon Dieu! que faire?

PIERRE. Que faire?... Ah! vous ne le savez pas?... (Lui touchant le cœur.) Rien là ne vous dit ce qu'il faut faire? (Il la prend brusquement par la main.) Jenny, je n'ai su que ce matin où tu étais; et j'allais venir ici pour te tuer, toi ou ton amant, quand les huissiers sont arrivés; mais lorsque j'ai vu mon père, ce pauvre vieillard, pleurer comme un enfant en pensant qu'on allait le conduire en prison, et qu'il allait peut-être mourir loin de nous, le cœur m'a manqué... et, pour sécher ces larmes-là, je suis venu, moi, ton frère, te demander de l'argent, à toi... qui nous a déshonorés.

JENNY. C'est affreux, Pierre. Que veux-tu que je te dise? c'est affreux.

PIERRE. Et tu n'as pas d'autre réponse à me faire?

JENNY. Je n'ai rien.

PIERRE. Rien!... et cet hôtel! et ces domestiques! et cette voitue qui attend en bas!

JENNY. Tu ne me croiras pas; mais je te dis que je n'ai rien.

PIERRE. Rien!... et tout ce luxe qui t'entoure; et ces diamants que tu portes... ils sont bien à toi, cependant... tu peux les vendre... (Il les touche de la main.)

JENNY, effrayée. Ah!

PIERRE, tranquillement. Rassure-toi, je ne veux pas les voler.

JENNY. En vérité, Pierre, je ne puis vendre ces diamants.

PIERRE. Pourquoi?

JENNY. Ce n'est pas mon secret.

PIERRE. Ah! misérable! (Jenny tombe à genoux) c'est toi qui auras tué mon père! et tes refus me punissent assez de la lâcheté que j'ai eue de te demander l'aumône.

JENNY, à genoux. Pierre, je te jure...

PIERRE. Tais-toi, tu mens! je te dis que tu mens!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE. Qu'y a-t-il?... (Relevant Jenny.) Jenny, qui donc est cet homme?

PIERRE. Cet homme! c'est le frère de votre maîtresse. Mais cet homme ne peut pas venger sur vous le déshonneur de sa famille, parce que...

MAURICE. Parce que?..

PIERRE. Pour rien. (A Jenny.) Quant à toi, je te défends de dire jamais à monsieur, pas plus qu'à d'autres, ce que je venais faire ici. C'est bien assez que j'aie à rougir devant toi; c'est bien assez que je sache ce que tu vaux; ça ne regarde pas le monde. (Haut.) Je vous laisse avec madame, monsieur; ou je me trompe fort, ou vous êtes bien faits pour vous comprendre. (Il sort.)

SCÈNE VII.

JENNY, MAURICE.

JENNY. Dieu ne me fera grâce d'aucune douleur.

MAURICE. (Il regarde Jenny en silence, puis il s'approche d'elle.) Jenny, c'est moi qui ai causé vos larmes! par moi vous n'avez plus d'honneur, plus de famille... il est bien juste que je vous en rende une. J'en prends le ciel à témoin, Jenny; si jamais je regagne

vous mettes à me seconder... mais n'oubliez pas qu'un mot indiscret pourrait tout perdre (soupirant), car vous m'avez dit vous-même que mes parents n'accepteraient jamais rien de moi.

SIMON. C'est la vérité... pourtant, s'ils savaient...

JENNY. Chut ! j'ai votre parole.

SIMON. Oui... mais je vous jure qu'il faut du courage, allez, pour s'entendre bénir du matin au soir au détriment des autres.

JENNY, allant s'asseoir près du guéridon. Il en faut pour tout, père Simon... Vous n'avez plus rien à me dire ?

SIMON, remontant vers elle. Non, mamzelle ; si ce n'est que c'est aujourd'hui que madame de Montbreuil doit payer mamzelle Madeleine, et... que je n'ai plus d'argent.

JENNY. Ah !... je n'en ai pas non plus... il faut que j'en demande... à monsieur d'Ornay, et...

SIMON, comprenant. C'est bien, mamzelle, je m'en vas ; vous m'enverrez ça quand vous voudrez. (Se dirigeant vers la porte de sortie, celle où il est entré. — A part.) Il faut qu'elle en demande... pauvre fille !... elle a raison ; il faut du courage pour tout. (Il sort.)

SCÈNE III.

JENNY, MAURICE.

MAURICE, entrant de droite, deuxième plan. — Il tient un journal. Bonjour, Jenny. Avec qui causiez-vous là ?

JENNY. Avec le père Simon.

MAURICE. Le père Simon ?

JENNY. Le portier de... de la rue du Vieux-Colombier.

MAURICE. Ah ! (Il s'assied près du guéridon et lui fait vis-à-vis.)

JENNY. Il venait me donner des nouvelles de mes parents.

MAURICE. Et persistent-ils toujours à refuser de vous voir ?

JENNY. Moi ? je n'existe même plus pour eux.

MAURICE. Ah ! c'est ma faute.

JENNY. Vous l'ai-je jamais reproché ?

MAURICE. Non... mais je souffre pour vous de cette sévérité.

JENNY. Ne parlons plus de cela, mon ami. Vous êtes rentré bien tard, ce matin.

MAURICE. Oui ; j'ai passé la nuit au bal.

JENNY. Où cela ?

MAURICE. Chez monsieur d'Aumont.

JENNY. Ah ! chez monsieur d'Aumont ?...

MAURICE. Mais pourquoi cette question ?

JENNY. Pour rien... c'est que... je remarque que, quand vous allez chez monsieur d'Aumont... vous rentrez plus tard que de coutume.

MAURICE. Vous croyez ?

JENNY. Oui... oui ; vous y jouez donc ?

MAURICE. Non.

JENNY. Vous dansez ?

MAURICE. Jamais.

JENNY. Que pouvez-vous faire alors ?

MAURICE. Mais... je cause.

JENNY. Toute la nuit ?

MAURICE, étonné. Sans doute.

JENNY. Avec monsieur d'Aumont ?

MAURICE. Avec tout le monde. Mais d'où vient ?..

JENNY. Que je vous interroge ainsi ? C'est que je trouve que vous me laissez bien seule, mon ami.

MAURICE, se levant. Vous savez bien que je ne puis vous emmener avec moi.

JENNY, se levant aussi ; elle tient quelques fleurs qu'elle effeuille tout le temps de cette dernière partie de la scène. Je le sais ; mais vous pourriez souvent rentrer plus tôt. Déjeunerons-nous ensemble ?

MAURICE. Non, j'ai un déjeuner d'affaires, chez Tortoni.

JENNY. Et vous dînez sans doute en ville ?

MAURICE. En effet.

JENNY. Chez monsieur d'Aumont ?

MAURICE. Non... chez son oncle.

JENNY. Monsieur d'Aumont y sera ?

MAURICE. Je le pense.

JENNY. Avec... sa fille ?

MAURICE. Vous la connaissez ?

JENNY, avec dépit. On me l'a montrée... à l'Opéra. Elle est très-bien... ne trouvez-vous pas ?

MAURICE. Oui, sans doute.

JENNY, même jeu. Elle paraît d'une gaieté charmante... est-elle aussi gaie qu'elle le paraît ?

MAURICE. Oui... mais je...

JENNY. Après cela, c'est tout naturel. (Pleurant.) Elle est heureuse.

MAURICE. Qu'avez-vous donc ce matin, Jenny ? je ne vous ai jamais vue ainsi.

JENNY. J'ai... que vous ne m'avez pas encore serré la main, mon ami (Maurice lui baise la main d'un air distrait.) Mais, vous-même, vous semblez soucieux...

MAURICE. Oui, je suis préoccupé... et puis, hier, j'ai perdu, je ne sais comment, un portefeuille contenant dix mille francs.

JENNY. Dix mille francs !

MAURICE. Ce n'est pas un grand malheur... mais, en ce moment, cela me gêne un peu.

JENNY. Ah ! c'est fâcheux.

MAURICE. Pourquoi ?

JENNY, hésitant. C'est que, précisément, je voulais vous demander...

MAURICE. Comment ! n'avez-vous déjà plus rien de ce que je vous ai donné l'autre jour ?

JENNY. Non... plus, rien.

MAURICE, ouvrant son agenda. Avez-vous assez de mille francs ?

JENNY. Oh ! c'est trop.

MAURICE. Alors, c'est assez ; tenez. (Il lui donne un billet.)

JENNY, le prenant. Merci, mon ami... Vous ne m'en voulez pas de ma demande ?

MAURICE. Vous savez bien que tout ce que j'ai est à vous.

JENNY. Tout... excepté votre cœur, Maurice !

MAURICE. Qui vous fait croire ?

JENNY. Adieu, mon ami... je vous laisse à vos affaires, à demain.

MAURICE. A ce soir,

JENNY, pleurant. Merci, mon ami... (A part.) Il a été sensible à mes reproches ; mais Rose m'a ouvert les yeux... son cœur n'est plus ici. (Elle sort par la gauche 2^e plan.)

SCÈNE IV.

MAURICE, seul.

C'est incroyable ce qu'elle dépense d'argent... que diable en peut-elle faire ? elle est toujours mise avec une simplicité... des économies, sans doute, pauvre fille !... comme elle a l'air triste depuis quelque temps ! elle n'est pas heureuse. Qui est heureux dans ce monde ? J'aurais pu l'être, pourtant ; placé à mon âge à la tête d'une fortune indépendante, toute ambition m'était facile ; un mariage honorable me donnant la seule chose que je n'aie pas, une famille. Le père de ma femme m'aurait fait oublier que je suis orphelin ; j'aurais eu un conseil pour diriger mon activité, un ami pour prendre sa part de mes chagrins, une compagne légitime... que j'aurais conduite orgueilleusement dans le monde élégant, dans son monde... à elle ; une femme comme mademoiselle d'Aumont. Mais à quoi bon nourrir ces chimères !... ne suis-je pas engagé ailleurs par le devoir, par l'honneur ? Ne crains rien, pauvre Jenny, je ne serai ni traître ni ingrat... et, si je ne suis pas heureux, je mettrai ma gloire à le paraître.

UN DOMESTIQUE, entrant de droite. Une lettre, monsieur...

MAURICE. Donnez. (Le domestique sort. Ouvrant la lettre.) Ah ! c'est de M. d'Aumont. (Lisant.) « Mon ami, je vais vous faire un aveu que je ne ferais pas à tout autre » que vous, croyez-le bien... Ma fille vous aime ; je m'en suis aperçu, et elle me l'a dit... — Ciel ! (Continuant.) Si vous l'aimez, prenez-la ; je vous la donne avec joie, avec reconnaissance... Si je me suis trompé, agissez franchement, comme je le fais... — Elle m'aime !... Son père me la donne ! Et il faut que ma bouche dise non ; quand mon cœur dit oui. Oh ! Jenny ! Jenny ! pour quoi m'avez-vous aimé !

SCÈNE V.

MAURICE, UN COMMIS, entrant de droite.

MAURICE. Que voulez-vous ?

LE COMMIS. Monsieur, je viens de quitter la Bourse, pour vous demander s'il faut faire des fonds sur l'emprunt d'Aumont ?

MAURICE. Sans doute ; pourquoi pas ?

LE COMMIS, bas. C'est que monsieur ignore probablement...

MAURICE. Quoi ?

LE COMMIS. Que M. d'Aumont vient de perdre trois cent mille francs dans la faillite Durand.

MAURICE, avec étonnement. Durand est en faillite ?

LE COMMIS. La nouvelle vient d'arriver à la Bourse, il y a dix minutes.

MAURICE. Alors M. d'Aumont ignorait ce matin ?...

LE COMMIS. Assurément.

MAURICE. C'est bien... Faites les fonds.

LE COMMIS. Mais...
MAURICE. J'ai des raisons pour agir ainsi. (A part.) Oh! refuser à présent, c'est impossible.
(On entend au dehors à droite, à la porte d'entrée, la voix du domestique et celle de Pierre.)
LE DOMESTIQUE. Je vous dis, monsieur, que vous ne pouvez pas entrer...
PIERRE. J'entrerai, vous dis-je!.. Il faut que je lui parle... *(Il entre en bousculant le domestique et se place en face de Maurice. Le Commis et le domestique se retirent.)*

SCÈNE VI.

MAURICE, PIERRE.
PIERRE; *il porte l'uniforme de la ligne.* Vous ne me connaissez pas, monsieur?
MAURICE, le regardant. Non, Monsieur.
PIERRE, il reste la tête couverte. Je suis pourtant de votre famille... de la main gauche.
MAURICE. Je ne vous comprends pas.
PIERRE. Je m'appelle Pierre Meunier.
MAURICE. Ah! vous êtes le frère de...
PIERRE. Oui, monsieur.
MAURICE. Et que voulez-vous, monsieur?
PIERRE. Oh! calmez-vous, je ne viens pas vous faire de mal... Sans des circonstances qui ont empêché... il y a longtemps que je vous aurais cassé la figure...
MAURICE, vivement. Monsieur!...
PIERRE. C'est donc pas de cela qu'il s'agit. — Vous avez perdu un portefeuille à votre nom, contenant dix mille francs; je l'ai trouvé, et je viens vous le rapporter.
MAURICE, étonné. Quoi! monsieur?...
PIERRE. Quoi donc?... ça vous étonne vous ça?... Pour qui me prenez-vous donc?
MAURICE. Monsieur...
PIERRE, ôtant son shako et en tirant un portefeuille. Assez causé. — Voilà votre machin — prenez.
MAURICE. Mon Dieu, monsieur... je ne sais vraiment comment m'acquitter...
PIERRE. Pourquoi donc que vous ne m'offrez pas une récompense honnête?...
MAURICE. Je comprends trop bien notre position respective pour...
PIERRE. Vous la comprenez... tant mieux alors... vous ne serez pas étonné que je vous demande un reçu.
MAURICE. Un reçu?
PIERRE. Oui, Monsieur... Il y a des personnes qui savent que j'ai trouvé cet argent, et s'il vous plaisait de dire que je ne vous l'ai pas rendu...
MAURICE. M. Pierré!
PIERRE. Quoi donc?... Quand on vole l'honneur des filles, on peut bien voler celui des hommes.
MAURICE. Vos paroles sont dures, monsieur... Mais je dois les subir. — Quant à votre demande, quelque blessante qu'elle soit pour moi, elle est juste; je vais faire ce que vous désirez... *(Lui désignant la porte du premier à gauche.)* Veuillez entrer dans mon cabinet.
PIERRE. Mais...

MAURICE. Pensez, je vous prie...
PIERRE, à part. Je suis fâché de lui avoir demandé ça, maintenant. *(Il entre dans le cabinet... Maurice le suit.)*

SCÈNE VII.

LE DOMESTIQUE, MADELEINE.
LE DOMESTIQUE, entrant et parlant au dehors. Entrez, mademoiselle.
MADELEINE. Il s'agit, dites-vous, d'une guipure qui a été déchirée?
LE DOMESTIQUE. Oui, mademoiselle. Madame vous expliquera cela mieux que moi; vous pouvez l'attendre ici; je vais la prévenir. *(Il entre dans la chambre de Jenny.)*
MADELEINE, regardant autour d'elle. Oh! les beaux appartements... comme c'est riche! c'est une grande dame, bien sûr!

SCÈNE VIII.

JENNY, LE DOMESTIQUE, MADELEINE.
JENNY, au domestique qui la suit. Oh! c'est la moindre des choses.
MADELEINE, la reconnaissant. Ah!
JENNY, de même. Ciel! *(Au domestique.)* Sortez!
LE DOMESTIQUE. Oui, madame. *(A part.)* Qu'est-ce qu'il y a donc? *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

JENNY, MADELEINE.
JENNY, allant à Madeleine. C'est toi, Madeleine?
MADELEINE, se dégageant des mains de Jenny. Oui, madame, c'est moi... je venais... on m'avait dit... mais je ne savais pas que j'étais chez vous, madame. Permettez que je me retire.
JENNY. Oh! pas encore... ne peux-tu me donner, à moi, les quelques instants que tu ne refuserais pas à une étrangère?
MADELEINE. Mais je n'ai aucune raison de mépriser une étrangère, madame.
JENNY. Tu es cruelle. Mais je suis restée si longtemps sans te voir, chère enfant, que malgré la dureté de tes paroles j'ai encore plaisir à t'entendre. Ainsi, dis ce que tu voudras... mais reste... j'écouterai le son de ta voix qui me rappelle toute mon enfance, toute ma jeunesse, tout mon bonheur perdu!
MADELEINE. Perdu par votre faute.
JENNY. Par ma faute?... Ah! si tu savais... mais ne parlons pas de cela... parlons de toi, Madeleine: que tu es belle! que la fraîcheur de tes joues est bien celle de l'innocence! que ton front est pur! que mon père doit être fier de toi!
MADELEINE. Madame...
JENNY. Pauvre père!... Tu le rends bien heureux, n'est-ce pas?... tu es toujours bonne, prévenante... Et Jules?... il a oublié sa grande sœur?... on ne lui parle plus de moi... jamais?
MADELEINE. Mais...
JENNY. Ecoute, Madeleine, c'est toi qui le herces à présent, n'est-ce pas? c'est toi qui lui fais faire sa prière?... Eh bien! dis-lui, à ce cher petit, de prier pour Jenny... De cette façon-là, vois-tu, il ne pourra pas m'oublier

tout à fait. Oh! tu ne peux me refuser cela?
MADELEINE, pleurant. Ah! Jenny, pour quoi tous ces-tu quittés?

JENNY. Pourquoi?
MADELEINE. Tu l'aimais donc bien?
JENNY. Moi? moi... oui, je l'aimais.
MADELEINE. Et tu es heureuse?
JENNY. Heureuse? heureuse! Ah! Madeleine, il n'y a pas de bonheur avec la honte!... mais enfin, puisque tu as du travail, puisque vous avez le bien-être; qu'importe?
MADELEINE. Que veux-tu dire?
JENNY. Moi?... rien. Madeleine, ne me maudis pas, voilà tout ce que je te demande. Souvent, vois-tu... souvent...

MADELEINE. Parle!
JENNY. Non... Ma sœur ne doit connaître que l'honnêteté sans tâche... Je suis bien à plaindre, va!... Oh! que cela doit être bon d'avoir comme toi la paix du cœur, le sommeil des enfants et la bénédiction de son père!.. Tu resteras sage, n'est-ce pas... quoi qu'il arrive!... Oh! je veux tant te voir heureuse! ton bonheur me consolera de celui que j'ai perdu. Madeleine, ma bonne petite sœur... veux-tu me permettre de t'embrasser?
MADELEINE. Ah! Jenny! *(Elle se jette dans ses bras.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, PIERRE, MAURICE.
PIERRE. Bien obligé, monsieur. *(Apercevant Madeleine.)* Madeleine ici!
JENNY, à part, faisant un pas à droite. Mon frère!
PIERRE, à Madeleine. Qu'y viens-tu faire, malheureuse?
MADELEINE. Mais je ne savais pas...
JENNY. Elle vous dit vrai, Pierre. Elle ne savait pas qu'elle vint chez moi... le hasard seul...
PIERRE. Ça suffit, madame... mais vous permettrez que je la remmène... l'air qu'on respire ici pourrait lui faire mal. Madame... la compagnie... j'ai bien l'honneur. *(Il sort avec Madeleine à son bras.)*

SCÈNE XI.

MAURICE, JENNY.
JENNY, tombant dans un fauteuil en sanglotant. Suis-je assez méprisée, mon Dieu!
MAURICE. Jenny, du courage! En face de ce jeune homme, je n'avais malheureusement pas le droit de vous défendre
JENNY, se levant. Ah! Maurice! Maurice! j'ai bien besoin que vous m'aimiez *(Elle se jette à son cou.)*
MAURICE, se dégageant doucement. Mais je vous aime, Jenny, je vous aime.
JENNY, à part. Il m'aime! hélas!...
MAURICE. Ah! c'est moi qui ai fait votre malheur, Jenny, je ne m'en console pas.
JENNY. Mais, mon ami, ce malheur...
MAURICE. Eh bien?
JENNY. Ce malheur... peut avoir un terme.
MAURICE. Oui, oui, je m'en souviens... je

vous ai promis de vous épouser; n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

JENNY, *à part*. Oh! ses paroles me glacent le cœur!

MAURICE. Vous tenez absolument à ce mariage?

JENNY. Ah! Maurice, est-ce vous qui me faites cette question?

MAURICE, *se rapprochant d'elle*. Pardon! pardon! c'est qu'en vérité je crains de ne pas vous rendre heureuse.

JENNY. Mais avouez donc au moins que vous ne m'aimez plus... avouez-le!... j'aime mieux cela!

MAURICE. Tenez... lisez cette lettre!

JENNY, *après avoir jeté les yeux sur la lettre*. Mademoiselle d'Aumont!... Ah! vous voyez bien que je ne m'étais pas trompée! (*Passant à gauche*.) Eh! que m'importe à moi qu'elle vous aime? ses droits sont-ils plus puissants que les miens? qu'a-t-elle fait pour être aimée de vous? a-t-elle comme moi partagé votre pauvreté? a-t-elle vécu de toutes vos joies et de toutes vos douleurs?... Elle vous aime? mais je vous aime aussi, moi, je vous aime plus qu'elle!

MAURICE. Jenny, calmez-vous, de grâce.

JENNY. D'ailleurs n'êtes-vous pas engagé de parole avec moi... et n'êtes-vous pas avant tout un homme d'honneur?

MAURICE, *avançant le fauteuil*. Je vous en prie, Jenny, asseyez-vous et écoutez-moi. (*Il va à gauche et en approche un pour lui*.)

JENNY, *s'asseyant*. Parlez, monsieur.

MAURICE, *s'asseyant*. Ce n'est pas parce que mademoiselle d'Aumont m'aime, mais parce que je suis homme d'honneur que je veux conclure ce mariage.

JENNY. Comment?

MAURICE. Laissez-moi achever. Vous savez que M. d'Aumont a été dans le secret de ma ruine... ce secret il l'a respecté... et il m'a aidé de sa bourse et de son crédit à refaire ma fortune. Les rôles sont changés aujourd'hui. C'est moi qui suis riche et c'est lui qui est pauvre. Peut-être, à l'heure où je parle, ignore-t-il encore la faillite dont il est victime? du moins l'ignorait-il quand il a écrit cette lettre, je le sais, j'en ai la preuve.

JENNY. Dieu!

MAURICE, *se levant*. Et maintenant, je vous le demande à vous-même, Jenny, puis-je refuser le mariage qu'il me propose? Puis-je laisser se perdre, sans lui tendre la main, celui qui m'a sauvé... Répondez!

JENNY. Mais...

MAURICE. Vous me direz que je puis lui rendre argent pour argent; mais est-ce ainsi qu'un galant homme s'acquitte? Il a fait beaucoup pour moi; si je ne fais pas plus que lui, je reste en arrière.

JENNY. Sans doute... Pourtant...

MAURICE. C'est de vous seule que dépend ma détermination. Si vous dites oui, Jenny, je vous bénirai toute ma vie; si vous dites non, je vous épouserai. Parlez donc, j'attends!

JENNY. Mais... Maurice... Mon Dieu! que

je suis malheureuse.

MAURICE. Eh! ne le serez-vous pas cent fois plus encore, après un mariage qui ne vous ouvrira pas les portes d'un monde où je ne puis vous conduire? un mariage qui finira par nous être à charge à tous deux. (*Mouvement de Jenny*.) Eh! mon Dieu, oui, Jenny! à quoi bon se faire illusion! vous souffrirez de ne pas aller où je vais, de ne pas être où je suis. Les femmes que je vois vous feront envie, vous rendront jalouse, que sais-je! vous l'êtes déjà. — Et moi, je souffrirai de la solitude et des ennuis que vous vous serez préparés! Enfin, je répugne à vous parler d'argent, Jenny, mais si vous consentez, vous savez bien...

JENNY, *se levant et avec dignité*. Oui, je comprends, vous m'avez mise à l'abri du besoin, je vous en remercie, monsieur; mais ce n'est pas de l'argent qu'il me faut, c'est votre nom. Pourtant, j'apprécie vos raisons; l'un de nous ne peut être heureux si l'autre ne l'est pas; et puis, il s'agit pour vous de délicatesse et de loyauté... cela vaut la peine qu'on y songe. Je vous demande donc jusqu'à ce soir pour réfléchir... et... ce soir, je vous répondrai. (*Elle passe à gauche*.)

MAURICE. Mais, pourquoi?

JENNY. Pourquoi? vous le saurez.

MAURICE, *après un temps*. J'attendrai. (*Il rentre chez lui*.)

SCÈNE XII.

JENNY, puis ROSE.

JENNY, *seule*. Oui, il le faut! chez ma mère! chez une mère! (*Elle va au guéridon et sonne*.) Rose!

ROSE, *paraissant à droite*. Madame!

JENNY. Vous m'avez dit que vous m'aimiez, Rose.

ROSE, *avec joie*. Ah! madame!

JENNY, *vivement*. Ma sœur ne vous a pas vue?

ROSE. Non, madame.

JENNY. C'est bien, suivez-moi!... (*A elle-même*.) Mon Dieu! s'il me faut perdre Maurice, rendez-moi ma famille. (*Elle rentre dans sa chambre suivie de Rose*.)



ACTE IV.

Même décor qu'au 1^{er} acte. — Le fauteuil est à droite, la table à ouvrage à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADELEINE, JULES, BERTHE, JACQUES. (*Madeleine est assise près de la table et brode. Jules est au fond, monté sur un cheval en bois. Berthe est assise à côté de Jacques qui est dans le fauteuil, sa jambe gauche est enveloppée d'une petite couverture et repose sur un petit tabouret*.)

JULES. Hoped hoped hoped hue donc! hue donc! (*Jacques fronce le sourcil avec impatience et change de position sur son fauteuil*.)

BERTHE, *à son fils*. Ton père souffre,

pour béair l'enfant qui se tue à faire vivre son père!

MADELEINE. Vous exagerez, mon père! je ne me donne pas tant de mal que vous dites... vous savez bien que, grâce au père Simon, je gagne beaucoup, sans beaucoup travailler... Quelle drôle de chose! aujourd'hui on me paye 100 francs ce qu'on ne me payait que 20 francs du temps de... (*Mouvement de Berthe. Jacques toussé bruyamment*.)

MADELEINE. Le père Simon dit que mes broderies sont des merveilles... C'est drôle; moi, il me semble que je ne fais pas mieux qu'autrefois.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON. Bonjour, M. Jacques et la compagnie... ça va bien ce matin?... allons, tant mieux... Madame Meunier n'a plus mal aux yeux? allons, tant mieux! Quant à mademoiselle Madeleine, n'y a qu'à la voir... c'est une pêche... du Bengale... Quoi... (*Au petit garçon qui le tire par sa redingote*.) M. Jules, je vous présente mes civilités respectueuses... voulez-vous agréer l'hommage de ce bâton de sucre d'orge?... (*Jules le prend et se le fourre dans la bouche immédiatement et va près de son père, en disant: Merci, père Simon*.) Il paraît que vous n'avez pas mal aux dents, mon gaillard... Allez, tant mieux!

JACQUES. Vous le gâtez, père Simon.

SIMON. Que voulez-vous? moi, j'adore mon enfant, le bruit lui fait mal à la tête; il ne faut plus jouer.

JULES. Oui, mère... descends-moi... (*Berthe va à lui et l'enlève de dessus son cheval*.) Qu'est-ce que je vais faire?... Ah! je vais coucher mon dada. (*Il prend son cheval dans ses bras et le porte sur son berceau*.) Là!... dors, coco...

JACQUES, *l'interrompant avec colère*. Tais-toi, Jules. (*Jules va près de sa sœur à la table et joue*.)

BERTHE. Tu souffres, mon ami?

JACQUES. Oui... ma jambe me fait mal... (*Il change de position avec effort*.) On dirait un poids de cinq cents... Ah!...

BERTHE, *qui est revenue près de lui*. Du courage, mon ami.

JACQUES. Du courage, j'en ai pour supporter la douleur... Mais voir travailler les autres et rester là comme une momie quand on a encore du cœur au ventre!... Mille tonnerres!

BERTHE. Tu n'es pas raisonnable... rappelle-toi donc les paroles du docteur Renaud: C'est un miracle disait-il, que la paralysie n'ait pas gagné plus haut.

JACQUES. Maudit soit le miracle!

BERTHE. Jacques! tu es injuste envers le ciel!

JACQUES. Je ne sais pas ce que le ciel a fait dans tout ça; mais je sais bien que le docteur a fait beaucoup... Brave homme, qui me visitait trois fois par jour, comme un pair de France, et qui n'a jamais voulu recevoir un sou... Brave homme!... (*Souriant*.) Oui, sans lui, j'avais le sifflet coupé... (*D'une voix émue*.) Et, comme je ne sais pas écrire, je n'aurais plus eu que mes mains

les enfants... ça tient peut-être à ce que je n'en ai jamais eu... du reste, c'est pas ma faute... j'ai convoité trois fois, à seule fin d'être père... et trois fois j'ai été déçu. Enfin, ça ne fait rien... vous me prêtez quelquefois monsieur votre fils; c'est toujours ça. Mais parlons d'autre chose. Je vas sortir; vous n'avez pas de commission à me donner? Non. Allons, tant mieux, ça se trouve bien; parce que je n'aurais pas eu le temps de les faire. Il faut d'abord que j'aille chez madame de Montreuil. Vous savez, cette grande dame qui, depuis trois mois, donne de l'ouvrage à mademoiselle Madeleine... Elle me payera sans doute le travail que je lui ai reporté hier, et je vous remettrai la somme en revenant... Et puis il faut aussi que je passe chez mon notaire.

MADELEINE. Vous avez un notaire, père Simon?

SIMON. J'en ai deux... l'un que je charge de mes affaires de cœur — c'est lui qui a dressé mes trois contrats de mariage, et qui a fait les inventaires après le décès des trois défuntés... trois anges dans le ciel... (il se mouche) l'autre que je charge de mes affaires d'intérêt... c'est ce dernier qui m'a écrit ce matin... il me demande chez lui pour affaire importante... je vous dirais bien ce que c'est; mais je ne parle des choses que quand elles sont faites... Ah! grande nouvelle, monsieur Jacques!... grande nouvelle, vous verrez!... Allons, adieu, monsieur Jacques... madame Meunier, mademoiselle Madeleine, j'ai bien l'honneur de vous saluer... (A Jules.) Monsieur Jules, mes civilités respectueuses. Ah! avant de descendre... il faut que je monte chez madame Pimpart... sa cheminée fume depuis sept ans... je crois bien qu'elle a besoin d'être ramonée... sa cheminée... et elle nous fait des emblèmes... ma parole, c'est à n'y pas croire. (Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

MADELEINE. Qu'il est bon, ce brave père Simon!

LE DOMESTIQUE, entrant, à Berthe. Pardonnez-moi, madame, si je vous dérange, mais on m'avait dit en bas que je trouverais ici le concierge de la maison.

BERTHE. Il vient de monter chez madame Pimpart... mais s'il s'agit de quelque chose qu'on puisse lui dire...

LE DOMESTIQUE. Je viens de la part de madame de Montreuil; j'apportais à une jeune ouvrière qui habite cette maison, le prix d'une broderie qu'elle a renvoyée hier... mademoiselle Madeleine, je crois.

MADELEINE, s'approchant. C'est moi, monsieur.

LE DOMESTIQUE. Alors, je n'ai pas besoin d'attendre le père Simon. Voici la somme, mademoiselle. (Il lui donne de l'argent.)

MADELEINE, comptant. Vingt francs! c'est plus que cela, monsieur.

LE DOMESTIQUE. C'est ce qu'on m'a dit de vous remettre. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, moins LE DOMESTIQUE.

MADELEINE. Vingt francs! c'est étrange!... ce n'est pas que la broderie vaille davantage;

mais le père Simon m'avait dit qu'il avait fait prix à cent francs... Dis donc, mère, il me vient un soupçon.

BERTHE. Un soupçon?

MADELEINE. N'as-tu pas été étonnée comme moi de ce que madame de Montreuil ne me fit jamais venir chez elle, ou ne vint pas elle-même ici pour me donner ses ordres?

BERTHE. En effet; mais de quoi peux-tu accuser Simon?

MADELEINE. Je ne l'accuse pas... au contraire... mais je crains que, dans son zèle à nous servir, il ne me donne plus qu'on ne lui remet... il est si bon, si généreux!

BERTHE, souriant. Quelle que soit son obligeance, il ne saurait nous donner ce qu'il n'a pas lui-même.

MADELEINE, confidentiellement. C'est vrai; mais s'il n'était qu'un intermédiaire entre nous et...

JACQUES, se retournant. Et qui?

MADELEINE. Je... ne sais... (On entend du bruit dans l'escalier.)

BERTHE. C'est sans doute Simon... nous allons savoir le fin mot.

SCÈNE V.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON. Me voilà!

JACQUES. Déjà? vous aviez tant de courses à faire.

SIMON. Ah! c'est qu'au lieu de faire des visites, c'est moi qu'en ai reçu.

TOUS. Comment!...

SIMON. Oui, madame de Montreuil, qui est venue me voir en équipage; et mon notaire que j'ai reçu dans mon boudoir... mais d'abord, voici les cent francs de madame de Montreuil. (Il les donne à Berthe.)

MADELEINE, étonnée. Madame de Montreuil?... son domestique sort d'ici.

SIMON, de même. Bah!

MADELEINE. Et il m'a remis vingt francs de la part de sa maîtresse.

SIMON, à part. Hale! (Haut.) Vingt francs?... qu'est-ce ça veut dire?...

MADELEINE. J'allais vous le demander.

SIMON. Ah! vous alliez me... (A part.) Diable! diable!

MADELEINE. Eh bien?

SIMON, se remuant. Eh bien, rien de plus simple... c'est la gratification... c'est la gratification en question.

MADELEINE. Je ne vous comprends pas.

SIMON. Je ne vous ai donc pas dit?... c'est vrai, au fait; je ne vous l'ai pas dit... Madame de Montreuil me fait appeler au seuil de son marchepied... je trouve une femme ravie, pétrifiée de votre talent. « Voilà, me dit-elle, les cent francs que je dois à mademoiselle Madeleine... et comme je suis enchantée de son travail, j'ajouterai vingt francs de gratification. » Sur ce, elle m'a donné les cent francs que voilà... et voilà. — C'est clair.

MADELEINE. Mais non... elle a dit: « J'ajouterai, » et son domestique était ici avant qu'elle ne vint elle-même.

SIMON. Ah! eh bien alors... c'est qu'elle a dit: « J'ai ajouté... » je n'aurai pas fait au

attention. Mais en voilà assez là-dessus; parlons d'autre chose... (à part.) j'aime mieux ça. (Haut.) Parlons de la grande nouvelle...

TOUS. Quelle nouvelle...?

MADELEINE, les interrompant. Avant tout, père Simon, je dois, sur cet argent, vous remettre le prix du loyer.

SIMON. Le loyer? il s'agit bien de loyer! vous n'en devez pas! vous n'en devez plus jamais! jamais!... au grand jamais!!

TOUS. Comment?

SIMON, faisant le tour de la chambre suivi de Jules. Je suis propriétaire! je suis votre propriétaire!

TOUS. Vous?

SIMON, s'adressant à Jules. Oui, je deviens un gneux, un voleur de propriétaire; grâce à l'héritage de mon oncle l'Échalard qui vient de mourir en Californie... de la fièvre métallique.

MADELEINE. Est-ce possible?

SIMON. Cette maison est à vendre; elle vaut soixante mille francs, mon oncle m'a laissé soixante mille francs; j'achète la maison et je vous loge gratis. Voilà!

JACQUES. Mais vous êtes donc le bon Dieu?

SIMON, lui prenant la main. Non; mais je suis un bon diable... (A part.) Encore une couleur d'avallée!

BERTHE. Vous ne pouvez douter, monsieur Simon...

SIMON, étonné. Monsieur Simon?...

BERTHE. De notre reconnaissance, ni du plaisir que nous fait, pour vous, cette nouvelle.

SIMON, boudant. C'est pas une raison pour m'appeler, monsieur Simon!

MADELEINE, souriant. Père Simon était bon du temps que vous étiez concierge.

SIMON. Vous voulez être portier... mais je le suis toujours!

JACQUES. Ah! ça, l'ami, est-ce que vous voulez vous moquer?

SIMON. Ah ça, vous même, est-ce que vous avez à vous plaindre de moi? voyons, est-ce que je ne balaie pas bien les escaliers? est-ce que je ne tire pas bien le cordon?...

JACQUES. Oui, certes, mais...

SIMON. Vous êtes content de moi? eh bien, tant mieux! moi aussi je suis content de moi... j'ai un bon portier, un portier vigilant, complaisant, un portier modèle, enfin! et j'irais le renvoyer? moi? je suis trop bon propriétaire pour faire une pareille bêtise. Aussi je me garde... et je double mes appointements... je me promets même une gratification...

JACQUES. Vous voulez plaisanter?

SIMON. Pas le moins du monde. Si le propriétaire étouffait en moi le portier, je serais un aristocrate, un réactionnaire! allons donc! (Jacques, Berthe et Madeleine se mettent à rire.) Vous riez!... pourquoi riez-vous?

JACQUES. Mais, mon cher Simon, quand vous aurez à sortir pour vos affaires, qui est-ce qui vous ouvrira la porte pour rentrer?

SIMON. C'est juste... eh bien, je prendrai un secrétaire. Maintenant c'est convenu, vous êtes mes locataires; mais à la condition que vous ne mettez pas de terme... à autre

vieille amitié... c'est un calambour.

JACQUES, *lui serrant la main*. Vous êtes un brave homme, père Simon, et j'accepte comme vous offrez, de tout cœur.

SIMON. Merci, monsieur Jacques... (*A part.*) Merci pour elle.

JACQUES, *avec émotion*. Les larmes me viennent aux yeux, quand je songe aux dévouements dont je suis l'objet... tout le monde est bon pour moi : ma vieille Berthe, ma jolie Madeleine, vous père Simon ; et jusqu'au docteur Renaud qui s'est épris de mes souffrances... c'est à qui en fera le plus pour me rendre heureux... Il n'y a que la misérable qui...

SIMON, *l'arrêtant*. Monsieur Jacques !

BERTHE. Mon ami !.. tu oublies quelqu'un qui t'aime autant que nous t'aimons.

JACQUES. Qui donc ?

BERTHE, *hésitant*. Mais...

MADELEINE. Pierre, mon père.

JACQUES. Lui ! mon fils, un soldat ! qui n'a pas su venger notre affront ! c'est un...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PIERRE, *en soldat*.

PIERRE, *posant son shako sur la commode*. Bonjour, mon père... comment te sens-tu aujourd'hui ?

JACQUES. Ah ! c'est vous ?

PIERRE. Vous ? (*Au père Simon.*) Il paraît que le baromètre est à l'orage.

JACQUES. Qu'est-ce que vous dites ?

PIERRE. Je dis que mon père est le meilleur des hommes ; mais qu'il a une diable de jambe qui fait bien du tort à son caractère.

JACQUES. Vous êtes bien gai ce matin, mon fils, et bien grouillant de facéties.

BERTHE. Dame, mon ami, tu sais bien que Pierre prend le temps comme il vient ; quand ta vie était en danger, quand nous étions malheureux... Pierre était triste, il pleurait comme un enfant... Aujourd'hui tu vas mieux, le bien-être est revenu... il est gai.

PIERRE. Bien dit, ma mère.

MADELEINE. Maman a raison.

SIMON. Elle a parfaitement raison.

JACQUES, *fronçant le sourcil*. La santé... le bien-être... c'est donc tout pour vous ?... Monsieur Pierre ne comprend donc que les souffrances qui viennent d'une jambe malade ou d'un estomac creux ? notre nom flétri... ce n'est donc rien pour mon fils ?

PIERRE. Mon père !

JACQUES, *s'animant*. Oh ! quand tu me feras des yeux plus grands que ta tête !... il faut que je te le dise une fois pour toutes, il y a assez longtemps que ça me pèse sur le cœur... tu n'es pas impotent, toi ! tu es fils, tu es frère, tu es un homme et un soldat... et quand notre bonheur saigne, tu viens me dire d'un air guilleret : « Vous allez mieux, mon père, il y a du fricot dans la marmite, je suis gai. » Tiens, Pierre, ne reviens jamais ici, car je finirais par t'appeler du nom qui te convient.

PIERRE, *se contraignant de toutes ses forces*. Et ce nom, quel est-il ?

JACQUES, *exaspéré*. C'est celui que l'on donne au soldat qui déserte son drapeau. Ce

nom-là, c'est un soufflet quand il frappe l'oreille d'un homme !... Ce nom-là...

PIERRE, *lui coupant la parole*. Vous ne le direz pas, mon père ! Et puisque vous me forcez à parler, écoutez-moi... Je vais vous faire de la peine, mais j'aime mieux ça que de passer pour un lâche... Comme vous, j'ai ressenti l'outrage qu'on nous a fait dans la personne de Jenny... mon cœur a bondi comme le vôtre et le sang m'a monté aux yeux comme à vous... Mais à l'aspect de notre misère, de nos souffrances, de la prison qui s'ouvrait béante devant vous, ma colère a chancelé, mon cœur a été brisé ; et je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'un désir... celui de vous sauver quand même de la prison. — Alors, je suis allé trouver Jenny.

JACQUES. Toi !

PIERRE. Oh ! cela m'a bien coûté, allez ! mais notre malheur me rendait fou... j'ai commencé par lui dire... ce que je pensais d'elle, et... j'ai fini par lui demander... de l'argent.

JACQUES. A elle ?

PIERRE. Oui. Vous comprenez qu'après cela, je ne pouvais plus provoquer celui dont je mendiais les secours.

JACQUES. Oh ! Pierre, Pierre, qu'as-tu fait là ? Et... Jenny, qu'a-t-elle répondu ?

PIERRE. Mon père...

JACQUES. Voyons, parle !

PIERRE. A quoi bon vous dire...

JACQUES. Je le veux !

PIERRE. Eh bien !..

JACQUES. Eh bien ?..

PIERRE, *d'une voix étouffée*. Elle m'a refusé.

BERTHE et MADELEINE. C'est impossible !

JACQUES, *avec un rire convulsif*. Ah ! ah ! ah !.. Au fait, c'est tout simple, quand il n'y a plus d'honnêteté au cœur, il n'y a plus rien. Qu'en dis-tu, femme !.. tu pleures... et toi aussi, Madeleine... Oh ! c'est bien infâme, n'est-ce pas ?

SIMON, *qui depuis un moment se démène étrangement*. Infâme ! infâme ! c'est bientôt dit, ça !.. Mais si elle n'avait pas d'argent ?

PIERRE, *tristement à Simon et lui prenant la main*. Merci de vouloir la défendre, père Simon... mais vous perdez votre temps... Quand elle m'a refusé un billet de mille francs, elle avait un hôtel et sa voiture l'attendait pour la conduire à l'Opéra.

SIMON. Qu'est-ce que ça prouve ? l'hôtel, la voiture, l'Opéra ! ce n'était pas à elle !

PIERRE. Elle avait des diamants aux oreilles... c'était à elle, cela.

SIMON. Monsieur Pierre, tout ce qui reluit n'est pas or.

BERTHE. Assez, père Simon... ne forcez pas Pierre à nous la montrer plus coupable encore.

SIMON, *à part*. Et ne pouvoir parler !... oh ! c'est à se manger le sang !

JACQUES. Ta main, Pierre ; tu as manqué de courage, tu n'as pensé qu'à ta vie... mais on est fils avant d'être homme... je te pardonne. (*A sa femme.*) Pauvre Berthe ! je suis fâché d'avoir forcé Pierre à parler ainsi de ton enfant. Voyons, femme, ne pleure plus ; Madeleine nous reste... elle est brave

autant que sage, elle !..

SIMON, *à part*. Oh ! ils m'agacent !... avec leurs raisons.

JACQUES. Qu'avez-vous donc, père Simon ?

SIMON, *avec exaltation*. Ce que j'ai ?... j'ai que je suis furieux, que je suis navré de tout ce que j'entends... vous n'auriez jamais dû dire cela, monsieur Pierre ! risque à passer pour ce que vous n'êtes pas... parce que, voyez vous, souvent, on se trompe. — L'apparence n'est pas la réalité. On dit : c'est ci, c'est ça ; et puis, pas du tout, il se trouve que c'est autre chose, on accuse les gens, quand, au contraire... et, si on avait su plus tôt... mais on ne sait pas... et quand on connaît les raisons qui... les motifs que... Tenez, je m'en vais, parce que vous me feriez dire des choses... que je ne sais pas... et comme un honnête homme n'a que sa parole, je m'en vais... (*A lui-même.*) Oh ! pour parler, je donnerais... ma maison ! Allons, bon ! v'la que je me figure que la maison est à moi, maintenant. Eh ! ils me rendraient fou aussi avec leurs diamants et leur voiture, c'est vrai ça ! (*En sortant.*) Tenez, je m'en vais... bonjour et bonsoir ! (*Il sort. — Le jour baisse un peu.*)

SCÈNE VII.

PIERRE, BERTHE, JACQUES, MADELEINE, JULES.

BERTHE. Pauvre Simon, toujours du parti du plus faible !

JACQUES. Assez là-dessus, femme ; c'est l'heure du dîner... dînons. (*Berthe et Madeleine apportent une petite table ronde et mettent le couvert.*)

JACQUES. Tu ne m'en veux plus, Pierre ?

PIERRE, *lui donnant la main*. Non, mon père ; mais je regretterai toute ma vie de vous avoir fait de la peine et d'avoir été obligé de sacrifier Jenny pour me réhabiliter.

JACQUES. Mon fils, tu es bon frère ; c'est bien. Mais tu comprends que, désormais, le nom de ta sœur ne doit jamais être prononcé devant moi.

MADELEINE. Quand vous voudrez, mon père.

JACQUES, *à Pierre*. Aide-moi à me placer, mon enfant. (*Pierre soutient son père pendant que Madeleine place le fauteuil de Jacques au bout de la table, à droite ; Pierre s'assoit sur le devant près de lui ; Berthe au milieu et fait face au public ; Madeleine à gauche ; puis Jules, devant, le dos tourné.*)

JACQUES, *à Pierre*. Tu ne manges pas, Pierre ?

PIERRE. Merci, mon père... j'ai dîné au quartier.

JACQUES. Tu prendras bien un verre de vin ?

PIERRE. Volontiers, mon père. (*Berthe lui passe un verre.*)

JACQUES. Mes enfants, oublions les méchants pour rendre grâce aux braves gens. (*Tous se lèvent.*) Béni soit le bon ange qui a tiré le père de famille de sa prison ! Béni soit le médecin généreux qui m'a soigné comme un frère ; béni soit le bon ange qui a mis au

cœur de Simon et de madame de Montbreuil des sentiments hospitaliers et généreux. (On entend frapper à la porte d'entrée.)

BERTHE. On a frappé.

MADELEINE. Je vais ouvrir. (Elle va ouvrir la porte.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROSE, JENNY, voilés.

ROSE. Mademoiselle Madeleine ?

MADELEINE. C'est moi, madame. (Rose entre suivie de Jenny. — Pierre et Berthe se lèvent.)

ROSE. Dînez donc, je vous prie, sans cela... je reviendrai plus tard. (Passant à gauche.) Je vous en prie. (Pierre et Berthe se rasseoient.)

MADELEINE, présentant une chaise à Rose. Asseyez-vous, madame. (Rose s'assied. — Avançant une autre chaise à Jenny.) Madame ne veut pas s'asseoir ?

JENNY, faisant un signe de tête et s'asseyant. — A Rose. Parlez vite... Rose... je me sens mourir. (Pierre est debout près de la fenêtre. Madeleine est revenue à sa place et reste debout.)

ROSE. Je viens ici avec mon amie... sur la recommandation de madame de Montbreuil. Elle m'a dit tant de bien du zèle et de l'habileté de mademoiselle Madeleine, que j'ai eu le désir de la voir et de lui demander ses services.

MADELEINE. Vous êtes bien bonne, madame, disposez de moi !

JULES. Maman, je veux encore de la soupe.

ROSE. C'est à vous ce bel enfant, madame ?

BERTHE. Oui, madame.

MADELEINE, prenant Jules et le menant à Rose. Allons, Jules, soyez gentil, dites bonjour à madame. (Rose l'embrasse ; puis Jenny l'attire à elle et le presse dans ses bras.)

JULES. Ah ! elle m'embrasse trop fort... celle-là.

MADELEINE, lui faisant reprendre sa place. Eh bien ! voulez-vous bien vous taire... est-ce qu'on dit de ces choses-là ?

ROSE. Ainsi, mademoiselle, c'est vous qui faites les charmantes broderies que mon amie m'a montrées ?

MADELEINE. Je fais de mon mieux, madame.

ROSE. Vous êtes bien jeune pour être déjà une si bonne ouvrière... Qui donc vous a appris à si bien travailler ?

MADELEINE. Mais...

ROSE. Il me semble avoir entendu dire que vous... que vous aviez une sœur aînée ?

JENNY, à part. Elle ne répond pas !

ROSE. Qui se nommait Jenny, je crois...

MADELEINE. En effet... mais...

JACQUES. Elle est morte.

JENNY, faisant un mouvement. Morte !...

ROSE. On m'avait dit pourtant qu'un jeune homme... monsieur Maurice d'Ornay, je crois....

JACQUES. Puisque vous le savez, madame,

il est cruel à vous de venir rappeler à une famille ce dont elle ne veut pas se souvenir. (Un silence.)

JENNY, bas à Rose. Parle ! parle ! j'aurai le courage de tout entendre.

ROSE, à Jacques. Mon Dieu, monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser... mais puisqu'il faut vous le dire, je connais votre... (se reprenant) je connais Jenny... et je crois que vous la jugez bien sévèrement.

JACQUES. De pareilles causes se jugent d'elles-mêmes.

ROSE. Si elle se justifiait ?

JACQUES. Il n'y a pas de justification possible.

ROSE. Si, victime d'une imprudence commise pour sauver sa famille...

JACQUES, avec force. Ce qu'il faut sauver d'abord, c'est l'honneur.

ROSE. Mais enfin, monsieur, si elle venait à vous pauvre, délaissée, abandonnée, repentante... vous la chasseriez donc ?

JACQUES, d'une voix entrecoupée. Au fond du cœur... je lui pardonnerais peut-être... (Jenny se lève. — Avec force.) Mais je lui dirais : Je te défends d'entrer ici... parce qu'il y a ici une jeune fille honnête, ta sœur.

(Jenny pousse un cri et retombe à moitié évanouie. — Berthe, Madeleine et Rose l'entourent. Jules court à elle et soulève son voile. — Pierre reste près de son père.)

JULES, devant elle. Tiens, c'est Jenny... pleure donc pas, Jenny !

TOUS Jenny !

JACQUES, se levant et de sa place les dominant du geste. — Avec force. Arrière !... Berthe, Madeleine... laissez-la ! ce n'est plus notre fille ! ce n'est plus votre sœur !... c'est une fille perdue, déshonorée ! arrière !

(Tous se retirent un peu et laissent Jenny à genoux au milieu du théâtre. — De plus en plus irrité et s'approchant d'elle.) Je la trouve bien hardie de venir promener son impureté parmi nous... Tu as donc perdu toute pudeur ?... quoi ! malheureuse ! tu as bien le front de soutenir le regard d'un père que tu laisses mourir de honte et de chagrin !

Fille dénaturée, fille impudique !... je... je... ah !... (Il pousse un cri et tombe à la renverse dans les bras de Pierre. — Tous vont à lui. — Jenny sur le devant est soutenue par Rose.)

JENNY, à elle-même. Oh ! il m'épousera ! (Elle va vers la porte de sortie suivie de Rose et dit encore :) Il m'épousera ! (Elles sortent. — Rideau.)

ACTE V.

Même décor qu'au 3^e acte, moins le guéridon qui se trouvait au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, MAURICE.

Jenny, en robe blanche, est à droite, Mau-

rice en habit noir entre en sortant de chez lui.)

MAURICE, venant près de Jenny. Vous êtes prête ?

JENNY. Oui, monsieur. (Elle se lève.)

MAURICE. Très-bien !... (Il va à la cheminée et sonne, un domestique parait.) Les voitures sont en bas ?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

MAURICE. Dès que les témoins seront arrivés, vous me préviendrez. (Le domestique sort, un temps de silence.) En les attendant, causons un peu d'affaires. Je dois vous avertir, madame, que si vous avez cru épouser la fortune en me prenant pour mari, vous vous êtes trompée. Ce matin, j'ai envoyé ma signature à monsieur d'Aumont ; et je me suis engagé pour lui sur tout ce que je possède.

JENNY, étonnée. Ah !

MAURICE. Mais, rassurez-vous !... j'ai fait mes réserves pour une somme, dont ce contrat vous garantit la propriété, le voici, prenez donc, il est à vous. En le signant, je n'ai fait que tenir ma promesse, comme je vais la tenir encore en vous donnant mon nom.

JENNY. Vous me croyez bien avide, bien ambitieuse, n'est-ce pas ? (Mouvement de Maurice.) Oh ! ne dites pas non, vous mentiriez ; mais le temps me justifiera, je l'espère, et ce temps est proche.

MAURICE. Je ne refuse pas de vous entendre et d'apprécier vos motifs.

JENNY. A quoi bon ? quand votre esprit me donnerait raison votre cœur me donnera tort ; alors, qu'importe ! autant vaut accepter l'outage ; j'en ai tant dévoré déjà qu'un de plus n'a pas de quoi m'étonner.

MAURICE. Cette résignation contraste étrangement avec la vigueur que vous avez mise à me rappeler mon serment.

JENNY. J'avais pour agir ainsi des raisons que vous ne comprendriez pas.

MAURICE. Je serai plus franc que vous, madame... Vous saurez d'abord que, par respect pour mademoiselle d'Aumont, j'ai dû lui dire la contrainte où vous m'avez mis de refuser sa main... j'ai demandé pardon à mon vieil ami de payer par de l'argent des services d'argent, et j'ai dû lui dire aussi le motif de ce procédé bourgeois... Maintenant, s'il vous plaît de savoir le pourquoi de ma conduite ?...

JENNY. Je le sais... n'ayant plus pour moi, ni amour ni estime, vous m'avez sacrifiée à ceux que vous estimez, que vous aimez... n'est-ce pas cela ?

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

JENNY. Je le sais... n'ayant plus pour moi, ni amour ni estime, vous m'avez sacrifiée à ceux que vous estimez, que vous aimez... n'est-ce pas cela ?

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

JENNY. Je le sais... n'ayant plus pour moi, ni amour ni estime, vous m'avez sacrifiée à ceux que vous estimez, que vous aimez... n'est-ce pas cela ?

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

JENNY. Je le sais... n'ayant plus pour moi, ni amour ni estime, vous m'avez sacrifiée à ceux que vous estimez, que vous aimez... n'est-ce pas cela ?

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

JENNY. Je le sais... n'ayant plus pour moi, ni amour ni estime, vous m'avez sacrifiée à ceux que vous estimez, que vous aimez... n'est-ce pas cela ?

MAURICE, en remontant au fond. Madame... (Revenant à elle.) Ah ! il me reste encore à vous faire un aveu qui, grâce à votre pénétration, n'aura pas de quoi vous surprendre.

JENNY, se tournant vers lui. Qu'est-ce encore, mon Dieu ?

MAURICE. Si je vous avais épousée librement, même sans vous aimer, j'aurais agi avec vous comme tout galant homme doit le faire avec la femme de son choix ; mais, du jour où j'ai cédé à la contrainte, j'ai repris mes droits pour tout ce qui dépasse l'engagement. Ma fortune et mon nom vous appartiennent, je vous les ai promis ; mais ma personne et ma liberté sont à moi, et vous

avez bon que j'en dispose à mon gré.

JENNY. Vous voulez me quitter ?

MAURICE. Dès aujourd'hui... mes mailles sont faites, et vous permettrez qu'au sortir de l'église je vous quitte pour ne plus vous revoir.

JENNY. C'est inutile, monsieur; ce n'est pas vous qui partirez...

MAURICE. Partir... vous !... où irez-vous ?

JENNY. Partout où l'injure et le mépris ne seront pas ! Voulez-vous donc que je reste dans cet hôtel d'où ma présence vous aura banni ? que j'y reste seule, avec ma honte et mon amour dédaigné ? Allons donc ! Pour qui me prenez-vous ? que je me retire, victime délaissée, chez mon père qui m'a chassée, qui m'a traitée d'infâme, qui m'a maudite enfin ! je ne le pourrais pas, jamais... jamais !...

MAURICE. Alors, Jenny, puisque vous voyez si bien les choses comme elles sont, pourquoi cet acharnement à poursuivre un mariage sans bonheur et sans repos ?

JENNY. Vous le saurez plus tard ?

MAURICE, hésitant. C'est donc la fortune qui vous tente ?

JENNY. La fortune !

MAURICE. Expliquez-vous !

JENNY. Qu'il vous suffise de savoir que tous les trésors du monde, sans votre nom, je n'y ai que faire, je les méprise, je n'en veux pas !... ce qu'il me faut, c'est ce contrat, signé du nom de mon mari.

MAURICE. Mais vous avez une raison ?

ROSE, entrant de droite. Les personnes que monsieur attendait sont au salon.

JENNY, prenant le bras de Maurice. Dans une heure vous me jugerez.

MAURICE. Dans une heure, madame, il n'y aura plus rien de commun entre vous et moi. (Ils sortent.)

SCÈNE II.

ROSE, seule, les regardant s'éloigner. Si on dirait qu'ils vont à la noce !... Madame est pâle comme une morte et Monsieur à l'air tout en colère... à quel propos ?... puisqu'il l'épouse... c'est que ça lui convient...

SCÈNE III.

SIMON, ROSE.

SIMON, entrant de gauche. Bonjour, madame Rose... Ils sont partis ?

ROSE. Qui ?

SIMON. Les jeunes mariés ?

ROSE. Ils viennent de descendre.

SIMON. Ils sont à la mairie. L'église est à deux pas. Ils ne tarderont pas à revenir. Et avaient ils l'air bien.....

ROSE. On aurait dit qu'ils allaient à l'enferment.

SIMON. C'est la joie... le bonheur...

ROSE. Madame était pâle... mais pâle !...

SIMON. C'est la joie.

ROSE. Et Monsieur était d'un sombre !...

SIMON. C'est le bonheur.

ROSE. Vous croyez ?... on aurait plutôt pensé le contraire.

SIMON. C'est une affaire de tempérament. Nous avons des personnes comme ça, voyez-vous... quand elles sont gaies, elles sont tristes; et quand elles sont tristes, elles sont gaies; ça revient absolument au

même; et ça se compense à la fin de l'année. Mais c'est assez causer de choses et d'autres. mademoiselle Rose vous allez me faire le plaisir de descendre chez le concierge; et dès que vous verrez venir un brave homme et une brave femme, un jeune soldat et une jeune fille... vous leur direz que je les attends ici... Ils savent ce que ça veut dire.

ROSE. Comment ? est-ce que ce serait les parents de madame ?...

SIMON. Toute la famille au grand complet,

ROSE. Le père a donc pardonné ?

SIMON. Il a consenti au mariage, mais il ne veut pas entendre parler de sa fille.

ROSE. Il ne sait pas qu'il vient chez elle ?

SIMON. Mais non; c'est là qu'est la malice.

Et maintenant, madame Rose, pour peu que l'exemple vous gagne, si vous voulez m'épouser... en quatrièmes noces, vous n'avez qu'à le dire... Monsieur Simon, rue du Vieux Colombier, 22 bis, au rez-de-chaussée. (Il lui offre du tabac.)

ROSE, en riant. Merci ! Je n'en use pas ! (Elle se sauve.)

SCÈNE IV.

SIMON, seul.

SIMON. Enfin je vais donc pouvoir quitter le domaine de l'allégorie ! comme disait le Constitutionnel du premier... J'avoue que je n'en suis pas fâché ! Ai-je fait assez de mauvais sang depuis six mois ! Mon Dieu ! je n'en reviens pas encore, d'avoir pu retenir ma langue si longtemps !... L'ont-ils arrangée, c'te pauvre fille !... C'est une ci... c'est une ça ! Si on peut dire des choses pareilles ?... Et moi donc, qu'ils appelaient le bon, le brave père Simon ! le généreux père Simon ! Généreux... je crois bien, avec l'argent des autres... C'est pas que si j'en avais en... mais j'en avais pas... j'étais un commissionnaire en bonnes œuvres, v'là tout... C'est égal, c'est dur de s'entendre dire comme ça des douceurs qui se trompent d'adresse... Si c'était des sottises, au moins ! on peut bien avaler ça pour ses amis... mais des compliments !... Ah ! n'y a pas à dire, c'est agaçant; et je suis si nerveux !... mais, grâce au ciel, je vais pouvoir lâcher la bride à mes passions. J'entends du bruit... c'est le père Jacques avec sa femme et ses petits... Pauvre cher homme. (Il va à la porte d'entrée à droite.) Par ici, mes amis, par ici !

SCÈNE V.

SIMON, JACQUES, PIERRE, BERTHE, MADELEINE.

(Jacques entre soutenu par Pierre.)

SIMON, approchant le fauteuil qui est à gauche. Donnez-vous la peine de vous seoir, M. Jacques. (Il s'assied. A Berthe qui entre avec Madeleine et qui regarde avec curiosité. Entrez donc, madame Meunier; vous êtes ici chez de braves gens.)

JACQUES, à Simon. Où suis-je ? pourquoi m'a-t-on fait venir ici ?

SIMON. Patience, vous saurez ça tout à l'heure. (Regardant autour de lui.) On n'a pas amené le petit ?... Tiens ! pourquoi n'a-t-on pas amené le petit ?... je suis fâché qu'on n'ait pas amené le petit.

JACQUES. Encore une fois...

SIMON. Ne vous impatientez pas, monsieur Jacques ! quand je vous dis qu'on va vous expliquer la chose.

JACQUES. Me direz-vous au moins la raison de ce mystère ?

SIMON. Ah ! c'est qu'il s'agit d'un secret, d'un fort secret ?

PIERRE. Pardon, monsieur Simon... mais avant d'aller plus loin, je voudrais savoir... (On entend le bruit d'une voiture.) Les voilà ! (Écoulant — A Jacques.) Voilà le secret qui ar rive, M. Jacques.

SCÈNE VI.

LES MEMES, MAURICE, JENNY, UN DOMESTIQUE, annonçant. Monsieur et madame d'Ornay.

MAURICE, regardant la famille avec étonnement. Que me veut-on ?

JENNY, passant au milieu. Monsieur, je vous présente mes parents... Voici mon père.

MAURICE. Quelle est cette comédie ?... (Il fait un profond salut à tout le monde, Au domestique.) Suivez-moi. (Il entre chez lui. Étonnement de Jacques. Il regarde Simon.)

JACQUES. Qu'est-ce que cela signifie ?

SIMON, étonné. Ah ! je ne vous le dirai pas.

SCÈNE VII.

LES MEMES, moins MAURICE. (Jenny va à son frère et lui tend la main; il détourne la tête avec confusion.)

JENNY. Je te pardonne, Pierre... Simon m'a tout dit. (Elle se met à genoux près de Jacques. — D'une voix très-émue.) Mon père, vous n'avez pas permis à Jenny Meunier de se justifier; mais vous ne refuserez pas à madame d'Ornay le droit d'expliquer sa conduite. Je ne viens pas réclamer justice, mon père, je viens demander grâce et pitié. Écoutez-moi : J'ai été coupable en quittant la maison, je le sais; mais je jure qu'en venant chez monsieur d'Ornay, je croyais venir implorer la pitié d'un ami. (Maurice paraît à la porte de sa chambre qu'il referme bientôt.) C'est là qu'est mon crime !... Hélas ! je l'ai cruellement expié. Huit jours après que je vous eus quitté, monsieur d'Ornay perdait sa fortune. (Mouvement d'étonnement.) Ah ! mon père, ce que j'ai souffert alors doit m'être compté par vous !... comprenez donc ! je n'avais plus d'honneur, je n'avais pas d'amour... je ne pouvais vous venir en aide, et je ne pouvais quitter pauvre l'homme dont j'avais accepté l'opulence... je ne le pouvais pas, n'est-ce pas, mon père ?... Et il m'a fallu refuser à Pierre l'argent qu'il me demandait ! Et, à ses yeux, j'étais riche ! Et quand il me traitait d'égoïste, je n'avais pas le droit de lui dire la vérité... Oh ! tenez, quand je pense à ce jour d'épreuve, je me demande comment j'ai pu accepter en silence ce tant de mépris insultant ! (Berthe passe à droite et vient relever Jenny qu'elle embrasse.)

BERTHE. Pauvre enfant !

PIERRE et MADELEINE. Pauvre sœur !

SIMON, essuyant une larme, à la dérobée. Sac à papier. (Berthe reprend sa place près de Jacques.)

JENNY. Trois mois après, monsieur d'Ornay avait rétabli sa fortune; mais je savais par le père Simon que mes offres seraient repoussées avec dédain... c'est alors que je résolus de vous secourir à votre insu.

SIMON. Oui ! et se tenant à l'écart, elle a fait de moi un bon aage... qu'elle est !... elle m'a habillé en Providence. (*Passant au milieu.*) Grâce à elle, j'ai pu vous tirer de prison, monsieur Jacques ; grâce à elle, madame Madeleine, j'ai pu faire madame de Montbreuil généreuse... à bon marché ; j'ai pu me donner des airs de propriétaire en goquette !...

BERTHE. Quoi ! les billets de mille francs ?
PIERRE. L'héritage ?...

MADELEINE. Madame de Montbreuil ?...

SIMON. Eh oui ! c'est à elle que vous devez tout ça !... à elle, qui vous laissait dire... et qui ne disait rien ! la pauvre chère enfant ! (*Maurice reparait et entre en scène.*)

JENNY. Mais cette comédie ne pouvait durer toujours... d'ailleurs, j'étais lasse de ma honte... Et puis, M. d'Ornay... à qui j'avais menti trois mois, en feignant de partager son amour... M. d'Ornay, je l'aimais ! je l'aimais de tout ce que j'avais souffert pour lui... Dans sa détresse, il m'avait promis de m'épouser... Je lui rappelai son serment. Hélas !.. fille ; sœur, femme, je devais éprouver toutes les tortures, tous les malheurs !... M. d'Ornay ne m'aimait plus ! (*Mouvement de Maurice.*) J'étais encore déterminée à me sacrifier pour lui, si je

retrouvais une famille... C'est alors que je ten'ai de me justifier ; mais chassée, maudite... j'ai sommé M. d'Ornay de tenir sa parole. Il est homme d'honneur ; il m'a donné sa main... mais une main que son cœur ne suivait pas... (*Mouvement de Maurice.*) Et tout à l'heure je serai une fille sans parents, une femme sans époux.

MAURICE, à part. Oh ! c'est trop !

JENNY. Mon père, si j'ai droit à votre clémence c'est à cause du nom que je porte ; car ce nom, pour forcer monsieur à à me le donner, pour l'y contraindre ! lui, mon seul amour, lui, le seul qui ne m'eût pas encore méprisée... oh ! il a fallu que votre pardon me fût plus cher que la vie.

JACQUES, après quelques efforts se lève, tendant les bras à Jenny. Ah ! ma fille ! ma fille !

JENNY, se jetant dans ses bras. Mon père ! (*Se retournant, à Maurice.*) Vous voyez bien, monsieur, que j'avais besoin de votre nom pour me réhabiliter !!! Quant à cette fortune, vous n'auriez jamais dû me l'offrir. (*Elle lui tend le contrat qu'elle laisse tomber.*) Maintenant, monsieur, ce n'est plus vous qui partirez... c'est moi... je retourne chez mes parents, je travaillerai comme

eux. Je ne suis plus madame d'Ornay, je redeviens Jenny l'ouvrière !

MAURICE. Jenny ! que dites-vous ! mais je vous aime ! Mais vous êtes ma femme !

JENNY. Je n'ai plus d'époux !

MAURICE. Grâce ! pitié ! pardon !

JENNY, avec résignation. Je n'ai plus d'époux ! vous dis-je ! Je suis... (*Portant la main à son cœur.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que j'éprouve... cette faiblesse... ce malaise... (*Elle chancelle.*)

BERTHE, allant à elle et la soutenant. Ma fille !

JENNY, à elle-même. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! (*Elle regarde sa mère, puis son père et les rassure du geste.* — *À Maurice.*) Monsieur, ce nom que je refusais pour moi... Maurice, je l'accepte... pour notre enfant.

MAURICE, la prend avec transport. Notre enfant ! Ah ! Jenny ! (*Puis il tend la main à Pierre, qui se trouve à sa gauche ; de l'autre côté, près de Jenny, son père, se mêle à sa sœur.*)

SIMON, sur le devant à droite. Avec joie. Allons, tant mieux ! je vais me prendre mesure pour un habit de baptême.

46874

FIN.

No. d'inv.

1663